

CONTES

DE

J. BOCACE.

Tome VII.

33 EX 3

CO. 11

1860

1860

CONTES

DE

J. BOCACE.

TRADUCTION NOUVELLE,

enrichie de belles Gravures.

TOME SEPTIÈME.



ALONDRES.

M. DCC. LXXIX

J. VII.



Gravelot del.

Vidal dir.



CONTES DE BOCACE.

SEPTIÈME JOURNÉE.

LES ÉTOILES ne paroissent plus du côté de l'orient, excepté celle que nous appellons l'étoile du jour, lorsque le Maître d'Hôtel s'en alla avec tout le bagage dans *la Vallée des Dames* pour y préparer ce qui étoit nécessaire, selon l'ordre qu'il en avoit reçu de

Tome VII.

A

2 C O N T E S

Dioneo. Celui-ci , éveillé par le bruit , ne tarda pas à se lever & à faire éveiller les Dames & les deux Gentilshommes. On se mit en chemin , au soleil levant , moment agréable où la nature semble plus belle au mortel qui en jouit. Il leur parut n'avoir jamais entendu chanter les rossignols & les autres oiseaux aussi gaiement. Ils arriverent dans la Vallée aux doux concerts de ces agréables habitans de l'air. Ils se promenerent dans ce lieu charmant , dont ils contemplèrent à loisir les diverses beautés. On eut dit que tous les rossignols , qu'ils avoient entendus sur la route , s'étoient réunis dans cette plaine pour augmenter leurs plaisirs par leurs chants redoublés. La fraîcheur du matin leur fit trouver cet endroit plus délicieux encore , qu'il ne leur avoit paru la veille. Après qu'ils eurent déjeûné avec des

DE BOCACE. 3

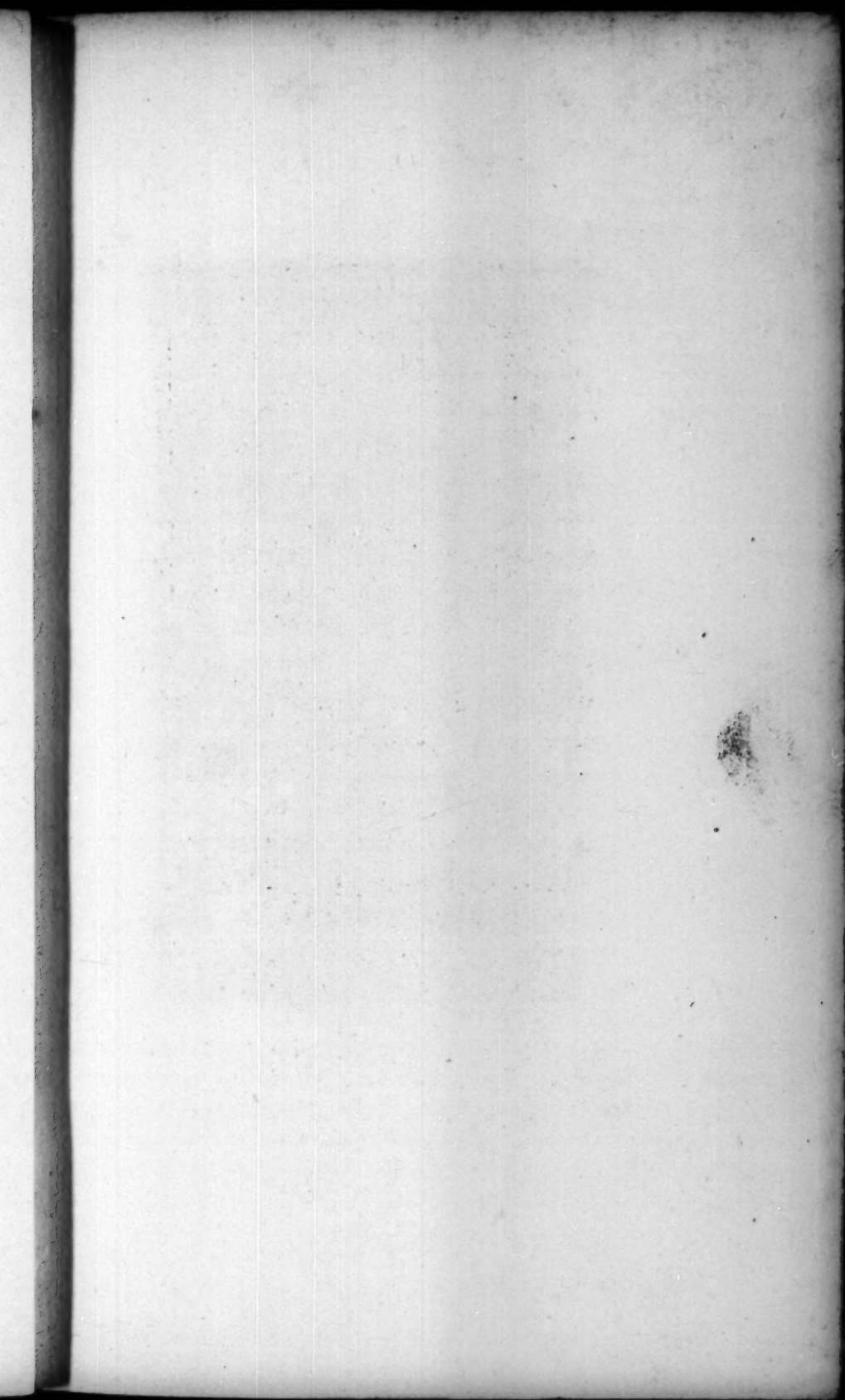
fruits, des confitures & des vins excellens, jaloux d'imiter la gaieté des rossignols, ils se mirent à chanter, & l'écho se plaisoit à répéter fidèlement leurs accords. L'heure du dîner venue, les tables furent dressées sous des berceaux où le soleil ne pouvoit pénétrer. C'étoit fort près du petit lac où l'on s'étoit baigné la veille. On s'assit dans l'ordre qu'il plut au Roi de prescrire, & pendant qu'on dînoit, les poissons qu'on voyoit nager fournissoient matière aux propos les plus agréables. Au lever de table, on recommença à chanter & à se divertir par mille petits jeux.

Le Maître d'Hôtel, homme actif & intelligent, avoit fait dresser dans un des plus beaux endroits de la Plaine plusieurs Tentes de ces serges qui nous viennent de France, & dans ces Tentes plusieurs lits. Il fut libre à chacun d'al-

4 CONTES DE BOCACE.

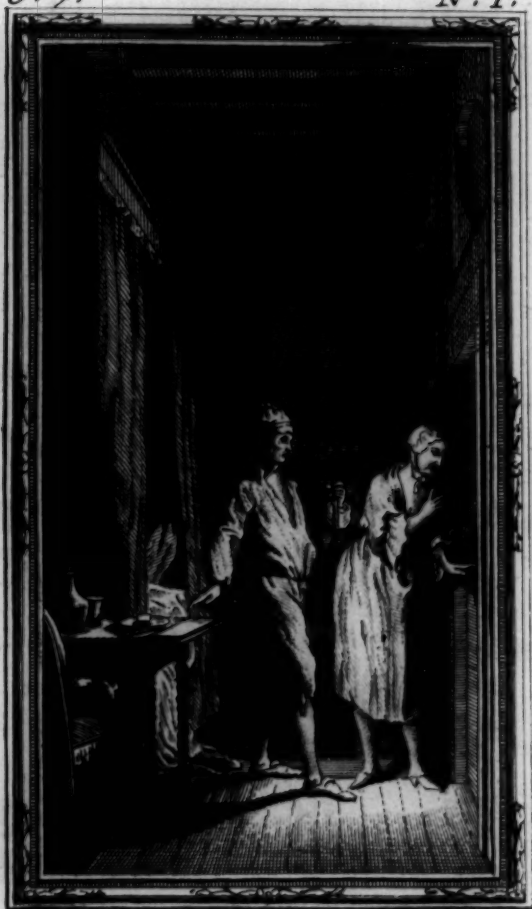
ler s'y reposer. Plusieurs préférèrent de jouer & de causer à l'ombre. L'heure du repos étant passée, on éveilla ceux qui avoient été dormir, & tout le monde se réunit pour raconter, à l'ordinaire, des Nouvelles. Le Roi fit asseoir toute la Compagnie dans l'ordre accoutumé, sur un grand tapis qu'on avoit étendu sur le gazon, tout près de l'endroit où l'on avoit dîné. Il recommanda ensuite à Madame *Emilie* de raconter sa Nouvelle. Cette aimable Dame se mit à sourire, & commença ainsi.





J. 7.

N. 1^{er}



H. Gravelot inv.

Vidal del.



NOUVELLE I.^{re}

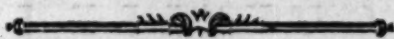
*L'Oraison contre les Revenans, ou
la Tête d'Ane.*

J'AUROIS bien désiré, SIRE, que toute autre que moi eût entamé la matiere sur laquelle nous devons nous entretenir aujourd'hui ; mais puisqu'il vous a plu de me nommer la premiere, je vous obéirai sans murmurer, & tâcherai de dire quelque chose qui puisse tourner à l'utilité de ces DAMES ; car si elles sont aussi peureuses que je le suis moi-même des Revenans & des Esprits, quoiqu'à la vérité je ne sache point ce que c'est, & que je n'aie encore pu trouver personne en état de m'en instruire ;

A 3

6 C O N T E S

elles pourront apprendre dans ma Nouvelle une excellente Oraison pour les congédier & les mettre en fuite, si jamais il leur en apparoît quelqu'un.



IL Y EUT autrefois à Florence, dans la rue de *S. Brancasse*, un fameux Cardeur de laine, nommé *Jean le Lorrain*, homme beaucoup plus heureux que sage, puisque, malgré sa bêtise & sa grande simplicité, il étoit souvent nommé Prévôt de tous les Cardeurs du quartier *S.^{te} Marie la Nouvelle*, lesquels étoient alors obligés d'aller renir chez lui leurs assemblées. Il eut, outre cela, d'autres honneurs dans son Corps, ce qui lui inspira tant de vanité, qu'il se croyoit de beaucoup au-dessus des autres hommes. Comme il n'étoit pas mal à son aise, pour un homme de son

DE BOCA CE. 7

état, il donnoit souvent à dîner aux pères de S.^{te} *Marie la Nouvelle*, & faisoit présent, à l'un d'une culotte, à l'autre d'un capuchon, à celui-ci d'une soutane, à celui-là de quelques mouchoirs. Les bons Moines lui enseignoient en récompense force bonnes oraisons, & lui donnoient tantôt le *Pater noster* en langue vulgaire, tantôt le Cantique de S. *Alexis*, une autre fois les Discours de S. *Bernard*, l'Hymne de S.^{te} *Matilde*, & plusieurs autres choses de cette nature qu'il conservoit précieusement pour le salut de son ame.

Ce bon homme avoit une femme belle & charmante, nommée *Tesse*, fille de *Manucio de Cuculia*, aussi prudente & aussi leurrée que son mari l'étoit peu. Elle n'ignoroit pas sa supériorité sur lui à cet égard, & la Com-mere se proposoit d'en tirer parti dans

8 C O N T E S

l'occasion. L'esprit est un bon meuble; la nature ne nous l'a donné que pour nous en servir. Aussi s'en servit-elle.

Devenue amoureuse de *Fédéric de Néri Pégoloti*, beau Garçon qui la guettoit depuis long-tems, & qui par conséquent ne l'aimoit pas moins, elle lui fit dire par sa Servante d'aller la trouver à une Maison de campagne, nommée Camérata, qu'elle possédoit près de Florence, où elle avoit coutume de passer l'été, & où son mari alloit quelquefois souper & coucher avec elle pour s'en retourner le lendemain à sa boutique. *Fédéric*, qui ne desiroit autre chose que de pouvoir joindre la Belle, ne manqua pas de se trouver au rendez-vous. Il alla la voir le soir même, & comme le Mari n'y vint point ce jour-là, le Galant soupa tranquillement & coucha avec sa Maîtresse, qui, comme

DE BOCACE. 3

on peut le croire, n'employa pas toute la nuit à dormir. Elle lui apprit, le tenant serré dans ses bras, une demi-douzaine des oraisons de son mari. Ces heureux Amans se trouvèrent trop bien des plaisirs de cette nuit pour ne pas prendre des mesures pour les goûter aussi souvent qu'ils le pourroient sans danger. Il fut donc décidé, avant de se séparer, que, pour épargner à la Servante la peine de l'aller chercher, *Fédéric* iroit tous les jours à une maison de campagne qu'il avoit au-delà de celle de sa Maîtresse par où il passoit pour y aller; qu'en allant ou revenant il auroit soin de jeter un coup-d'œil sur le coin d'une vigne voisine de la maison, où il verroit une Tête d'âne sur la pointe d'un gros échalas; que, lorsque le museau de cette Tête seroit tourné du côté de la ville, ce seroit signe

que le Mari seroit absent, & qu'il ne tiendrait qu'à lui d'occuper sa place cette nuit ; que , dans le cas que la porte se trouvât fermée , il frapperait trois coups , après lesquels il n'attendrait pas long-tems sans qu'on lui ouvrît : mais que , si le museau étoit tourné du côté de Fiésole , cela voudrait dire que Maître *Jean* étoit dans la maison , & qu'il ne devoit pas y entrer. Par le moyen de cet arrangement , la Belle & le Galant passèrent plusieurs nuits ensemble sans avoir besoin de commissionnaire pour s'avertir , & sans crainte d'être surpris. Mais un soir que *Fédéric* devoit aller souper avec la Dame qui l'attendoit avec deux bons poulets rôtis , il arriva que Maître *Jean* , qui ne comptoit pas pouvoir , ce jour-là , se rendre auprès de sa femme , y alla pourtant , & fort tard , contre sa cou-

D E B O C A C E. II

tume. *Tesse* fut fort fâchée de sa visite. Pour l'en punir, elle ne lui servit à souper qu'un morceau de lard bouilli. Les deux chapons, plusieurs œufs frais & une bouteille de bon vin furent enveloppés, par son ordre, dans une serviette bien propre & portés par sa Confidente dans un jardin où l'on pouvoit entrer sans passer par la maison. Tu poseras tout cela, lui dit-elle, au pied du pêcher où nous avons soupé plusieurs fois. Mais la précipitation avec laquelle cela fut fait, pour en dérober la connoissance au Mari, jointe à la mauvaise humeur qu'elle avoit déjà, fut cause qu'elle oublia de dire à la Fille d'attendre *Fédéric*, pour le renvoyer, après lui avoir fait emporter le soupé.

Quand le Mari & la Femme eurent tristement mangé leur morceau de lard,

ils se coucherent & la Servante aussi. A peine furent-ils dans le lit que voilà le Galant qui arrive, & qui frappe doucement à la porte. Le Mari l'entend d'abord & la Belle encore mieux ; mais, pour ne point donner des soupçons au Cocu, elle fit semblant de dormir. *Fédéric* heurte une seconde fois. *Jean*, étonné, pousse sa femme & lui dit, entens-tu, *Tessé* ? quelqu'un heurte à la porte. Hélas ! répondit-elle, je n'en suis pas surprise : c'est un Revenant, un Esprit qui me fait une peur terrible depuis plusieurs nuits ; tellement qu'aussitôt que je l'entends je fourre ma tête dans les draps, & n'ose me lever qu'il ne soit grand jour. Rassure-toi, ma femme ; si c'est un Esprit, il ne nous fera pas de mal : j'ai dit, en me mettant au lit, le *Te lucis* & l'*Intemerata*. De plus, j'ai fait le signe de la croix

DE BOCCACE. 19

aux quatre coins du lit ; ainsi , quelque pouvoir qu'il ait , nous n'avons pas à craindre qu'il nous nuise en aucune façon. La Belle , peu contente d'avoir donné le change au bon homme , craignant que son Amant ne la soupçonnât de n'être pas à lui seul , résolut de se lever & de lui faire entendre qu'elle étoit avec son Mari. Dans cette idée , elle dit à *Jean* , vos oraisons & vos signes de croix ne me rassurent pas beaucoup : s'il faut vous parler net , je ne serai tranquille qu'après que nous l'aurons conjuré. Et comment le conjurer , répondit le benêt de Mari ? Ne t'inquiète pas de cela , répliqua-t-elle. J'allai l'autre jour gagner mes indulgences à Fiésole : une Sainte Religieuse , à qui je fis part de ma peur , m'enseigna une oraison infailible pour conjurer & chasser à jamais les Esprits &

les Revenans. Elle en a fait l'expérience & s'en est bien trouvée. J'aurois déjà éprouvé sa recette, mais je n'ai pas osé, parce que j'étois seule. Maintenant que tu es avec moi, levons-nous, si tu m'en crois, & allons le conjurer, avant qu'il se retire de lui-même, afin qu'il ne revienne plus. *Jean* y consentit. Ils se lèvent donc, & vont à la porte où *Fédéric*, plein d'impatience & de jalousie, commençoit à soupçonner la fidélité de sa Maîtresse. Tout en y allant *Tessé* dit à son Mari de cracher au moment qu'elle l'avertiroit. Ce bon homme le lui promet, & quand ils furent près de la porte, elle commença son oraison, disant : Esprit, Esprit qui cours ainsi la nuit ; tu es venu ici la queue droite, retourne-t-en de même. Tu trouveras au jardin, au pied du gros pêcher, deux bons poulets, quantité

d'œufs de ma geline , & une bouteille de vin ; prends ce qu'il te faudra , & retire toi sans faire aucun mal ni à moi ni à *Jean* , mon mari , qui est ici. Après ces paroles , elle dit à *Jean* de cracher , & *Jean* cracha. *Fédéric* , qui entendoit tout cela , fut bientôt au fait ; ses soupçons se dissipèrent , & , malgré la mauvaise humeur que lui caufoit ce fâcheux contretems , il eut bien de la peine de s'empêcher de rire , quand il entendit cracher le mari par ordre de sa femme. Il disoit alors en lui-même , puisse-t-il cracher les dents ! La Conjuración ayant été répétée par trois fois , les Conjura-teurs retournerent au lit. *Fédéric* , qui comptoit souper avec sa Maîtresse , & qui avoit bien saisi le sens de l'óraison , courut au jardin & emporta chez-lui les poulets , les œufs frais & le vin , & soupa de fort bon appétit. Il ne tarda

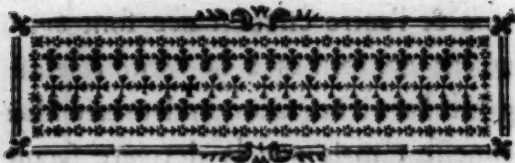
pas à revoir sa chère Amante, & rit beaucoup avec elle de l'enchantement.

Il est des Gens qui prétendent que Madame *Tesse* n'avoit pas manqué de retourner le museau de la Tête d'âne du côté de Fiésole, mais qu'un Paysan, passant par la vigne, s'étoit amusé à lui faire faire plusieurs tours avec son bâton, & que le museau étoit resté tourné du côté de Florence. C'est ce qui trompa *Fédéric*. Aussi ces mêmes Gens assurent-ils que la Dame avoit dit l'oraison de la manière que voici : « Esprit, esprit, retire-toi, & ne m'en veux point ; ce n'est pas moi qui ai tourné la tête de l'âne. Que Dieu punisse celui qui l'a fait. Je suis ici avec *Jean*, mon mari : » & qu'ainsi *Fédéric* s'en étoit retourné chez lui sans souper. Mais une Femme fort âgée, qui a été long-tems voisine de la Femme du Cardeur, m'a dit que
l'une

DE BOCACE. 17

L'une & l'autre circonstance sont également conformes à la vérité, selon qu'elle l'avoit ouï raconter dans sa tendre jeunesse ; mais que la dernière façon ne regardoit point l'histoire de *Jean le Lorrain*, mais bien celle de *Jean de Nelle*, à qui il étoit arrivé une pareille aventure. Celui-ci, comme vous pouvez l'avoir ouï dire, demouroit à la Porte *S. Pierre*, n'étoit ni moins simple ni moins crédule que le premier. Ainsi, on peut choisir, entre ces deux oraisons, celle qui plaira le plus, ou les adopter toutes deux, si on le juge à propos. On vient de voir qu'elles ont une grande vertu : les Dames peuvent en faire usage dans l'occasion.





NOUVELLE II.

Perronnelle ou la Femme avisée.

LES DAMES ne purent s'empêcher de rire, en écoutant la Nouvelle de Madame *Emilie*, ni d'applaudir à la bonne & sainte oraison. Aussi-tôt que le récit de cette histoire fut achevée, le Roi ordonna à *Philosrate* de conter la sienne. Ce jeune Gentilhomme obéit, & parla en ces termes.

Les tromperies, MES AIMABLES DAMES, que les hommes & particulièrement les maris font à votre sexe, sont si criantes & si multipliées, que quand il arrive à quelqu'une d'entre vous d'user de représailles, non-seulement vous devriez être bien aises de le savoir

J. 7.

N. 2.^e



Boucher inv.

Vidal del.

CONTES DE BOCACE. 19

ou de l'entendre dire, mais vous devriez être les premières à le publier, pour apprendre aux hommes que, s'ils ont de l'esprit & de la finesse, les femmes n'en ont pas moins. Cela ne pourroit tourner qu'à votre avantage ; car, lorsqu'on fait qu'on a affaire à quelqu'un d'aussi fin que soi, on n'entreprend pas si légèrement de le tromper. Je ne doute pas en effet que si les hommes étoient instruits des tours qui vont faire le sujet de notre entretien, ils ne fussent plus circonspects à votre égard & plus attentifs à ne pas vous manquer, parce qu'ils verroient que rien ne vous est plus facile que de vous venger. Mon dessein est de vous faire part de la présence d'esprit d'une Femme de basse condition, dans une circonstance très-critique pour elle & qui, par ce moyen, échappa du danger auquel elle s'étoit exposée.

IL N'Y A PAS LONG-TEMs qu'à Naples un Maçon, qui n'étoit rien moins qu'à son aise, épousa une jeune & jolie fille, nommée *Perronnelle*. Les nouveaux mariés gagnoient à grand peine leur vie, l'un à maçonner & la Femme à filer. Un jeune homme vit un jour celle-ci, la trouva à son gré & en devint amoureux. Il l'acosta, lui parla, lui rendit des soins, & la sollicita de tant de manières, qu'il lui fit approuver sa passion : il fut convenu que le Galant guetteroit le Mari, qui sortoit tous les jours de grand matin pour aller travailler, & qu'aussi-tôt après il entreroit dans la maison, située dans une rue écartée & solitaire, nommée *Ayorio*. Ce manège réussit plusieurs fois, à la grande satisfaction du Couple amou-

DE BOCACE. 17

reux ; mais il arriva un matin qu'après que le bon homme fut sorti, & que *Jeannet*, (c'étoit le nom du Galant) fut entré, le Mari, qui ne reparoissoit pas pour l'ordinaire de la journée, retourna chez lui. Il trouve la porte fermée ; il heurte, & dit en lui-même, Loué soit Dieu ! s'il a voulu que je fusse pauvre ; il m'a du-moins fait rencontrer une bonne & honnête femme ; voyez comme elle a fermé la porte, afin de se mettre hors de toute insulte & à couvert de la médifance. *Perronnelle*, qui reconnut son Mari à sa maniere de heurter ; ah ! mon ami, dit elle à *Jeannet*, je suis perdue, voici mon Mari. Je ne fais ce que cela veut dire, car il ne revient jamais à cette heure-ci : peut-être vous a-t-il vu entrer. Cachez-vous, je vous en supplie, dans ce grand vaisseau de terre que vous voyez-là.

J'irai lui ouvrir pour voir ce qu'il veut, & je tâcherai de le renvoyer. *Jeannet* entre précipitamment dans cette espèce de tonneau, & la Belle court ouvrir à son Mari. D'où vient revenez-vous si-tôt, lui dit-elle d'un ton réfrogné ? vous rapportez vos outils ; seriez-vous dans l'intention de ne pas travailler d'aujourd'hui ? A quoi pensez-vous d'agir ainsi ? comment vivre, comment avoir du pain ? Croyez-vous que je serai d'humeur de mettre en gage mes cotillons & mes autres hardes pour favoriser votre paresse, moi qui, à force de filer nuit & jour, n'ai presque plus de chair aux ongles ? Morbleu, détrompez-vous. Il n'y a pas de voisine qui ne se moque de moi, qui ne soit étonnée du mal que je me donne, & vous, vous revenez à la maison, les bras croisés, dans le tems que vous devriez être

au travail ! A ces mots elle se mit à pleurer. Malheureuse que je suis, ajouta-t-elle, sous quelle étoile faut-il que je sois née ! je pouvois me marier à un très-aimable & très-honnête jeune-homme ; pour qui l'ai-je refusé ? pour un ingrat qui ne fait aucun cas de moi. Les autres femmes en prennent à leur aise ; elles se donnent du bon tems avec leurs amoureux ; il n'y en a pas une qui n'en ait ; quelques-unes en ont deux, d'autres en ont même jusqu'à trois : elles sont par-tout triomphantes, parées comme des divinités, brillantes comme des astres ; & moi, parce que je suis bonne, & qui ne songe point à ces folies, je me vois dans la peine & la souffrance. Pourquoi ne pas imiter les autres ? Apprenez, mon Mari, puisqu'il faut vous le dire, apprenez que si je voulois mal

faire, les occasions ne me manqueroient pas. Je connois des jeunes gens qui m'aiment, & qui m'ont fait offrir de l'argent, des robes & des bijoux ; mais Dieu me préserve d'avoir assez peu d'honneur pour jamais accepter de pareilles offres. Je suis fille d'une femme qui n'a jamais donné dans le travers, & je n'y donnerai pas non plus, s'il plaît au Ciel, malgré ma pauvreté. Mais, mon cher, pourquoi revenir si tôt, au lieu d'être au travail ? Au nom de Dieu, ma femme, ne te chagrine point, répondit le Mari. Tu dois être persuadée que je connois ta vertu, & que je fais te rendre la justice qui t'est dûe. Il est vrai que je suis parti de bonne heure pour aller travailler ; mais tu ne fais pas, & je l'ignorois moi-même, que c'est aujourd'hui la fête de *S. Galeri* que tout le monde chomme.

DE BOCACE 25

Pour du pain , ne t'en inquiète pas : nous en avons d'assuré pour plus d'un mois. J'ai vendu à cet homme que tu vois ici avec moi le grand vaisseau de terre qui depuis long-tems ne fait que nous embarrasser. Il m'en donne cinq écus. Quoi ! toujours de nouvelles sottises , s'écrie alors *Perronnelle* ! vous qui êtes un homme , vous qui allez & courez par-tout , & qui devriez savoir le prix des choses , vous n'avez vendu ce tonneau que cinq écus ! Sachez donc que moi , qui ne suis qu'une petite femme , & qui n'ai fait que mettre le pied sur la porte , je l'ai vendu sept écus à un homme qui est entré il n'y a qu'un moment , & qui le visita pour voir s'il est en bon état. Le Mari , fort content du marché qu'avoit fait sa chère *Perronnelle* , dit à l'Acheteur qu'il avoit amené , puis que ma femme , pendant

mon absence, a vendu le vaisseau, & qu'on lui en offre deux écus de plus que vous ne m'en donniez, vous pouvez vous retirer, ce que le Marchand fit sans insister davantage. Puisque vous voilà ici, continua *Perronnelle*, allez vous-en là-haut pour finir le marché avec l'homme que j'ai fait monter.

Jeannet, qui écoutoit de toutes ses oreilles, ayant entendu cette conversation, sortit vite du tonneau, &, comme s'il eût ignoré le retour du Mari, se mit à crier, où êtes-vous donc, bonne femme? Me voici, dit le Mari qui montoit : qu'y a-t-il pour votre service? Je demande la femme avec qui j'ai fait le marché de ce tonneau. Vous pouvez agir avec moi, comme avec elle, répondit le Maçon ; je suis son mari. Le vaisseau, reprit le Galant, me paroît bon & entier ; mais on diroit qu'il vous

a servi à tenir des ordures : il est tout barbouillé de je ne fais quoi de sec que je ne puis arracher avec les ongles ; je ne le prendrai point qu'il ne soit nettoyé. A cela ne tienne, dit alors *Perronnelle*, voilà mon Mari qui le nettoiera dans l'instant. Volontiers, dit le Maçon. Aussi-tôt ayant mis bas son pourpoint & pris une ratiffoire, il entre dans le vaisseau où il se fait donner une chandelle allumée. Il étoit en train de racler lorsque sa Femme, comme si elle eût voulu voir la façon dont il s'y prenoit, mit la tête à la gueule du vaisseau, qui étoit beaucoup plus étroit que le ventre, & ayant passé un de ses bras jusqu'à l'épaule, lui disoit, raclez ici, raclez là ; voilà un endroit que vous laissez. Pendant que la Belle étoit dans cette posture, & qu'elle indiquoit à son Mari les endroits qui avoient besoin

28 CONTES DE BOCACE.

d'être nettoyés, le Galant, qui n'avoit pu achever à son aise la besogne qu'il avoit commencée lorsque le Mari étoit survenu, résolut de s'y remettre & de la finir comme il pourroit. Il s'approche de *Perronnelle* qui bouchoit l'ouverture du tonneau, & plein d'ardeur, il la saisit de la maniere que les chevaux sauvages, apimés par le feu de l'amour, assaillent les jumens parthes, & fourbit ainsi son vaisseau, pendant que le Mari fourbissoit l'autre. Les deux travailleurs achevèrent leur besogne presque en même tems. *Perronnelle* retira sa tête & son bras du tonneau pour laisser sortir son Mari, & donnant la chandelle à *Jeannet*, voyez, lui dit-elle, s'il est assez nettoyé. *Jeannet* l'examina, le trouva tel qu'il desiroit, le paya & le fit porter chez lui.

J. 7.

N. 3^e



H. Gravelot inv.

Vidal dir.



NOUVELLE III.

Les Oraisons pour la santé.

PHILOSTRATE ne peut parler en mots assez couverts des jumens parthes, pour que les Dames ne comprissent clairement ce qu'il vouloit dire. Elles en rirent malgré elles à gorge déployée, faisant semblant toutefois de rire d'autre chose. Quand il eut achevé son récit, le Roi commanda à Madame *Elise* de commencer le sien. CHARMANTES DAMES, dit-elle aussi-tôt d'un air délibéré, la manière de conjurer les esprits, dont nous a parlé Madame *Emilie*, m'a fait souvenir d'une Nouvelle où il s'agit aussi d'une espèce d'enchantement. Quoiqu'elle ne soit pas à beaucoup près aussi

agréable que celle que nous avons entendue, je vais néanmoins vous la conter, parce que je n'en fais point qui soit plus relative à notre sujet.

DANS la ville de Sienne un jeune-homme, nommé *Renaut*, issu d'une famille très-honnête, bien élevé, de jolie figure & fort bien fait, devint passionément amoureux d'une jeune & belle Femme, nouvellement mariée. Il s'imagina que, s'il trouvoit moyen de lui parler, il en obtiendrait bientôt tout ce qu'il voudrait. Dans ce dessein, il chercha un expédient qui le mît à portée de la voir & de l'entretenir sans se rendre suspect au Mari. *Agnès* étoit grosse de six ou sept mois : il mit dans sa tête de devenir son compère. Il acosta un jour le Mari, qu'il connoissoit, & lui témoigna son desir de la

manière la plus polie & la plus adroite. Le Mari, loin de soupçonner les vues de *Renaut*, accepta la proposition, & en parut même flatté. Le jeune-homme, devenu Compère d'*Agnès*, profita de l'occasion qu'il eut de la voir, pour lui confirmer de bouche ce que ses soupirs & ses yeux lui avoient dit tant de fois auparavant. Il lui peignit la situation de son cœur, & ne manqua pas de lui dire que son repos, son bonheur, sa vie même, dépendoit du retour dont elle paieroit ses sentimens.

La Belle, qui n'étoit ni prude ni bégueule, ne s'offensa point de la déclaration. Son amour-propre en parut même flatté, mais comme elle étoit sage & qu'elle aimoit son mari, elle ôta toute espérance à *Renaut*, & lui défendit de parler davantage d'amour.

L'Amant fit de nouvelles tentatives. Elles ne lui réussirent pas plus que la première. Il se fit Moine de dépit, & soit que l'état religieux lui convînt, soit autre chose, il persista dans sa résolution, & demeura dans l'Ordre. Il renonça sérieusement à l'amour & aux autres vanités du monde. Il tint bon quelque tems ; mais le Démon, plus fort que sa dévotion, lui fit à la longue reprendre ses vieilles habitudes. Sa passion pour *Agnès* se réveilla, & il se livra à tous ses anciens penchans, sans vouloir pour cela quitter le froc. Au contraire, il se faisoit un plaisir de se montrer en habit de Religieux, toujours propre, toujours élégant : c'étoit en un mot un Moine petit-maître. On le voyoit par-tout réciter des vers galans, chanter des couplets de sa façon, & faire mille autres gentilleses semblables.

78

blables. Mais qu'ai-je besoin de vous décrire le luxe de Frère *Renaut* ? il suffit de dire qu'il se conduisoit comme font les Moines d'aujourd'hui. Quels sont ceux en effet qui suivent l'esprit de leur état ? Hélas ! à la honte de ce siècle pervers & corrompu, les Moines, vous le savez, ne rougissent pas de paroître dans le monde gras, dodus, vermeils, délicats, recherchés dans leurs habits, & de marcher, non comme la modeste colombe, mais tels que des coqs orgueilleux qui lèvent avec fierté leur crête panachée. Leurs chambres sont pleines de pots de confitures, de dragées, d'eaux de senteur, des meilleurs vins de Grèce & des autres pays, de liqueurs, de fruits, d'ambroisie, de sorte qu'elles ressemblent plutôt à des boutiques d'Epiciers ou de Parfumeurs, qu'à des cellules de

Religieux, Ils ne cachent même pas qu'ils sont sujets, pour la plupart, à la goutte, qui, comme on sait, ne s'attache guère à ceux qui jeûnent, qui sont tempérans, chastes, qui mènent une conduite sage & réglée, ainsi qu'il convient à des Ecclésiastiques, & surtout à des Moines. Pour moi, malgré l'indulgence qui m'est naturelle, je ne puis voir sans surprise & sans indignation combien ils ont dégénéré & combien ils dégènèrent tous les jours. *S. Dominique* & *S. François* n'avoient pas trois habits pour un; leurs habillemens n'étoient pas de soie, ni de drap fin, ni de couleur recherchée, mais de grosse laine & de couleur naturelle, uniquement destinés à les défendre du froid, & non pour les faire paroître avec éclat. Dieu veuille remédier à ces abus, en ouvrant enfin

les yeux aux imbécilles qui les nourrissent & les engraisent de leurs charités !

Frère *Renaut*, revenu à ses premières inclinations, rendoit de fréquentes visites à sa Commère, & devenoit chaque jour plus hardi. Il sollicita la Dame avec plus d'onction, plus de persévérance qu'il ne l'avoit fait autrefois. La bonne *Agnès*, qui avoit eu le tems de se lasser de son Mari, qui se voyoit ainsi pressée, qui trouvoit Frère *Renaut* plus mûr, plus beau, plus musqué, depuis qu'il s'étoit fait Moine, vaincue un jour par ses sollicitations, se retrancha dans ces expressions vagues dont se servent les femmes portées à accorder ce qu'on leur demande. Comment, Frère *Renaut*, lui dit-elle, est-ce que les Religieux font ces sortes de choses ? Quand j'aurai ôté l'habit que

vous me voyez , répondit le Moine ; je vous livre , Madame , un homme fait comme les autres. La Belle , continuant de faire la petite bouche : Dieu me préserve , s'écria-t-elle , d'avoir une pareille condescendance. N'êtes-vous pas mon compère ? le péché seroit trop grand ; & c'est ce qui m'empêche de céder à vos desirs. Belle raison pour vous en empêcher , repartit le paillard ! j'avoue que ce seroit un péché , mais quels péchés beaucoup plus grands le bon Dieu ne pardonne-t-il pas , lorsqu'on s'en repend ? D'ailleurs , dites-moi , je vous prie , qui est plus proche parent de votre fils , ou votre Mari qui l'a engendré , ou moi qui l'ai tenu sur les fonts de baptême ? La Dame répondit que c'étoit son Mari. Hé-bien ! reprit le Moine , cela empêche-t-il que vous ne couchiez avec lui ? Non assurément ,

dit *Agnès*. Je puis donc y coucher aussi bien que lui, moi qui ne tiens pas de si près à votre fils. La Belle, qui n'étoit pas habile en l'art de raisonner, & qui se déconcertoit pour peu de chose, crut ou feignit de croire que le Moine avoit raison. Qui pourroit résister, Compère, lui dit-elle, à votre éloquence ? Après cela elle se rendit, & consentit à tout ce qu'il voulut. On imagine bien que ce ne fut pas pour cette fois seulement. Le Compère & la Commère se retrouvèrent plusieurs autres fois, & avec d'autant plus d'aisance & de liberté, que le compérage les mettoit à l'abri de tout soupçon.

Un jour que Frère *Renaut* étoit sorti avec un de ses Compagnons, il crut, avant de rentrer au Couvent, devoir passer chez sa Commère. Il n'y avoit avec elle dans la maison qu'une jeune

& jolie Servante. Le Compère envoya son Camarade au grenier avec cette petite fille pour lui enseigner sa paternôtre. Pour lui, il entra dans la chambre à coucher avec sa Commère, qui tenoit son petit enfant par la main, & ayant fermé la porte, ils s'assirent sur un petit lit de repos. Après s'être fait mutuellement quelques légères caresses, Frère *Renaut* quitta son froc pour se livrer à de plus grandes. A peine ces heureux amans avoient-ils passé une demi-heure ensemble, que le Mari, qui venoit de rentrer, se fit entendre à la porte de la chambre, heurtant & appelant sa femme. Je suis perdue, dit-elle alors ! Voici mon Mari. Il n'est pas douteux qu'il ne s'apperçoive à présent de notre commerce. Frère *Renaut*, sans capuchon & sans soutane, commence à trembler de son côté. Si j'avois seule-

ment le tems de reprendre mes habits, nous trouverions quelque excuse; mais, si vous lui ouvrez, & qu'il me voie dans cet état, il n'y aura pas moyen d'en trouver. Habillez-vous promptement, dit la Belle en se ravissant; prenez ensuite votre filleul dans vos bras, & écoutez bien ce que je dirai à mon Mari, afin que ce que vous direz, de votre côté, s'accorde avec ce que j'aurai dit, dépêchez-vous seulement, & laissez-moi le soin de nous disculper. Cela dit; je suis à vous dans le moment, cria-t-elle à son Mari. Elle court ensuite lui ouvrir la porte, & lui dit, d'un visage gai: vous saurez, mon ami, que Frère *Renaut*, notre Compère, est venu nous voir fort à propos. C'est un coup du Ciel; sans lui nous perdions aujourd'hui notre enfant. A ces derniers mots, le bon homme de Mari faillit à se trou-

ver mal. Il en fut tout interdit, & n'ouvrit la bouche que pour demander le malheur qui étoit arrivé. Hélas ! continua-t-elle, ce pauvre petit est tout-à-coup tombé dans une telle foiblesse que je le croyois mort. Je ne savois comment m'y prendre, pour le faire revenir, lorsque Frère *Renaut* est entré. Il l'a examiné, l'a pris entre ses bras : ce sont des vers, ma Commère, m'a-t-il dit, qui lui montent au cœur, & qui l'étoufferoient si l'on n'y remédioit promptement. Ne vous chagrinez pas, je les enchanterai, &, avant que je sorte d'ici, ils seront tous morts ; & vous verrez votre enfant aussi sain & aussi bien portant, qu'avant sa foiblesse. Comme vous étiez nécessaire ici, continue la Dame, pour dire certaines oraisons, & que la Servante n'a pu vous trouver, Frère *Renaut* les a fait dire à son Com-

DE BOCACE. 41

pagnon au plus haut étage de la maison. Je suis entrée ici avec lui, parce que personne autre que le père ou la mère de l'enfant ne peut assister à cet enchantement. Nous nous sommes donc enfermés pour n'être interrompus par qui que ce fût. Il tient encore en ce moment notre cher fils entre ses bras, & il pense que, lorsque son Compagnon aura achevé de dire ses oraisons, tout sera fait ; car l'enfant est déjà beaucoup mieux.

Ce récit déconcerta tellement le pauvre benêt de Mari, qui idolâtroit son fils, qu'il prit tout cela pour argent comptant. Hélas ! que je le voie, dit-il en soupirant. Gardez-vous-en bien, reprit *Agnès*, vous gâteriez tout. Attendez encore un peu. Je vais savoir si vous pouvez entrer, ne vous étant pas trouvé au commencement ; je vous appellerai ensuite.

Frère *Renaut* à qui ce récit, dont il n'avoit rien perdu, avoit donné le tems de s'habiller, prit l'enfant dans ses bras; &, voyant que le Mari avoit donné dans le panneau, il cria tout haut, ma Commère, n'est-ce pas le Compère que j'entends? C'est moi-même, mon Révérend Père, répondit le Mari. Avancez donc, s'il vous plaît, reprit le Moine. Le bon homme s'étant approché: tenez, voilà votre enfant en parfaite santé. Tout ce que je vous demande, pour le service que je viens de vous rendre, c'est que vous fassiez mettre un enfant de cire, de la grandeur du vôtre, devant l'image de *S. Ambroise*, par les mérites duquel le Seigneur vous a fait cette grace. L'enfant, voyant son père, courut aussi-tôt à lui & le caressa à sa manière. Le père le prit dans ses bras en pleurant

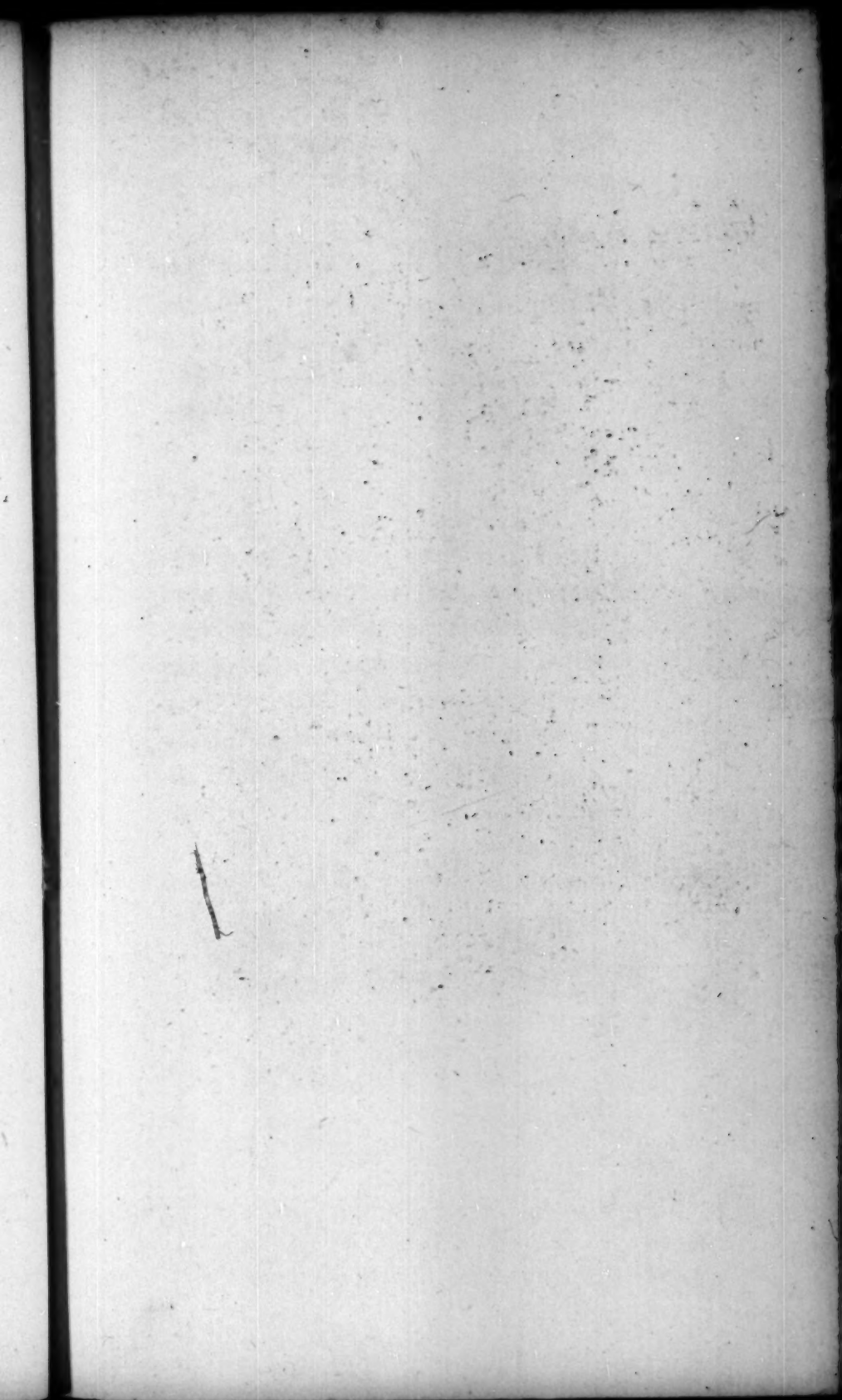
de tendresse, & ne se laissoit point de le baiser, ni de remercier le charitable Compère qui l'avoit guéri.

Le Compagnon de Frère *Renaut*, qui avoit déjà enseigné à la jeune Servante, non pas une seule, mais au moins quatre patenôtres, & qui lui avoit fait présent d'une bourse de soie qu'il avoit reçue d'une Nonain, n'eut pas plutôt entendu le Mari, qu'il sortit du grenier, & vint sur la pointe des pieds, se mettre dans un endroit d'où il pouvoit voir & entendre parfaitement ce qu'on faisoit. Quand il vit que tout s'étoit bien passé, il entra dans la chambre en disant, Frère *Renaut*, j'ai dit en entier les quatre oraisons dont vous m'avez chargé. — Tu as bien fait, mon cher Confrère, & j'admire la force de ton haleine. Je voudrois en avoir une aussi bonne ; car je n'en

44 CONTES DE BOCACE:

avois encore dit que deux lorsque mon Compère est arrivé. Mais le Ciel a eu égard à ta peine & à la mienne, & a guéri l'enfant à ma grande satisfaction. Le bon Cocu fit aussi-tôt apporter du meilleur vin avec des confitures, & traita du mieux qu'il lui fut possible les deux Religieux, qui avoient besoin de réparer leurs forces. Il les accompagna ensuite jusqu'à la porte, & leur renouvela ses remerciemens, en leur disant adieu. Il n'eut rien de plus pressé que de commander la statue de cire, qu'on plaça effectivement devant un *S. Ambroise*, qui n'est pas celui de Milan.





J. 7.

N. 4^e



Gravelot inv.

Vidal dir.

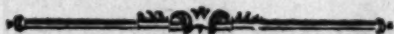


NOUVELLE IV.

Le Jaloux Corrigé.

MADAME ELISE n'eut pas plutôt achevé son récit, que le Roi commanda à Madame Laurette de commencer le sien. O amour ! que ta puissance est grande, s'écria-t-elle aussi-tôt ! que tu fais entreprendre de grandes choses ! que tu fais bien tout prévenir ! quel est le Philosophe, quel est le Maître qui pourroit enseigner ces subterfuges, ces prévoyances, cette présence d'esprit que tu inspires dans le moment à ceux & à celles qui vivent sous tes loix ? Certainement il n'est point de science qui ne s'acquière lentement comparée

à la tienne. Les Nouvelles qu'on a racontées jusqu'à ce moment en sont autant de preuves. A ces divers témoignages, mes aimables DAMES, j'en ajouterai un nouveau, en vous rapportant le stratagème d'une Femme d'un esprit très-ordinaire, stratagème, qu'à mon avis, nul autre que l'amour n'auroit pu suggérer.



IL Y AVOIT autrefois dans la ville d'Arezzo (a) un homme riche, nommé *Tofan*, marié depuis peu à une jeune & belle Demoiselle, nommée *Gitte*, dont il devint aussi-tôt extrêmement jaloux, on ne fait trop pourquoi. La

(a) Ancienne Ville d'Italie dans la Toscane, qui a donné naissance à *Pétrarque* & aux deux *Arétins*.

Femme, qui ne tarda pas à s'en appercevoir, en eut beaucoup de déplaisir, & se crut offensée. Elle lui demanda plusieurs fois le sujet de sa jalousie; mais elle n'en tira jamais que ces raisons vagues que les hommes ont coutume d'alléguer en pareil cas. Fatiguée de se voir continuellement la victime d'une maladie d'esprit à laquelle sa conduite n'avoit aucunement donné lieu, elle résolut de punir son Mari, en lui faisant subir le sort qu'il redoutoit, sans en avoir le moindre sujet. Dans ce dessein, elle jeta les yeux sur un jeune-homme fort aimable, qui avoit pour elle de l'inclination, & qu'elle avoit dédaigné jusqu'alors. Elle lui fit savoir secrètement ses dispositions. Elle mit en peu de tems les choses en tel état, qu'il ne leur manquoit plus qu'une occasion favorable pour être parfaitement

heureux. Entre les défauts de son Mari, la Belle avoit remarqué qu'il aimoit fort à boire : non-seulement elle lui laissa suivre son penchant à cet égard, mais elle le favorisa de son mieux, pour tourner au profit de l'amour les momens de liberté qu'elle auroit pendant son ivresse. Le Jaloux s'accoutuma si fort au vin, qu'elle l'environnoit quand elle vouloit ; &, quand il étoit ivre, elle le faisoit coucher. C'est par ce moyen qu'elle vint à bout de voir son Amant, & de passer avec lui les momens les plus agréables. Le succès de ce manège lui inspira une telle confiance, que, non-seulement elle le faisoit venir chez elle, mais qu'elle alloit quelquefois le trouver dans sa propre maison, qui n'étoit guères éloignée de la sienne, & où elle passoit la plus grande partie de la nuit.

Cependant

Cependant le Mari s'étant apperçu que, lorsqu'elle le faisoit boire, elle ne buvoit jamais, commença à avoir des soupçons, & se douta de ce qui se passoit. Pour s'en convaincre, il passa une grande partie du jour hors de chez lui, sans boire, & se rendit le soir dans sa maison chancelant & tombant, comme s'il eût été véritablement ivre. Il continua de jouer si bien son personnage, que sa Femme, donnant dans le panneau, crut qu'il n'étoit pas nécessaire de le faire boire davantage, & le fit coucher incontinent. Il ne fut pas plutôt au lit, & avoit à peine fait semblant de s'endormir, que la Femme sortit de la maison, & courut chez son Amant, où elle demeura jusqu'à minuit. *Tofan*, ayant entendu ouvrir la porte, se leva dans l'intention de surprendre sa Femme avec

quelque galant. Etonné de voir qu'elle étoit sortie, & ne doutant pas qu'elle n'eût été le faire cocu, il ferme la porte aux verroux, & va se poster à la fenêtre pour la voir revenir, & lui faire connoître qu'il savoit à quoi s'en tenir sur sa conduite. Il eut la patience d'y demeurer jusqu'à son retour, quoique on fut alors au commencement de l'hiver. La Belle, désolée de trouver la porte fermée, ne savoit que devenir. Elle fit de vains efforts pour l'ouvrir de force. Son Mari, après l'avoir laissé faire quelques momens, c'est tems perdu, ma Femme, lui dit-il : tu ne saurois entrer. Tu feras beaucoup mieux de retourner à l'endroit d'où tu viens. Tu peux être assurée de ne remettre les pieds dans la maison, que je ne t'aye fait la honte que tu mérites, en présence de tous tes parens & de tous nos voisins. La Dame eut beau

D E B O C A C E. 51

prier, solliciter, pour qu'on lui ouvrît; elle eut beau protester qu'elle venoit de passer la soirée chez une de ses voisines, parce que les nuits étant longues, elle s'ennuyoit d'être seule, ses prières & ses protestations furent inutiles. Son original de Mari avoit absolument décidé dans son esprit étroit de dévoiler, aux yeux de tout le monde, la conduite irrégulière de sa Femme & son propre déshonneur. La Belle, voyant que les supplications ne servoient de rien, eut recours aux menaces. Si tu persistes à ne pas m'ouvrir, lui dit-elle, je t'assure que je t'en ferai repentir, & que je me vengerai de ton opiniâtreté de la manière la plus cruelle. Et que peux-tu me faire, dit le Mari ? Te perdre, reprit la Femme, à qui l'amour venoit d'inspirer une ruse infailible pour le déterminer à ouvrir. . . oui, te perdre;

car, plutôt que de souffrir la honte que tu veux me faire subir injustement; je me jeterai dans le puits qui est ici tout près, & comme tu passes avec justice pour un brutal & un ivrogne, on ne manquera pas de dire que c'est toi qui m'y as jetée dans un moment d'ivresse. Alors, ou tu seras obligé de t'expatrier & d'abandonner tes biens, ou tu t'exposeras à avoir la tête tranchée, comme homicide de ta femme; dont effectivement tu auras à te reprocher la mort. Cette menace ne fit pas plus d'effet sur l'ame de *Tofan*, que les prières d'auparavant. Sa Femme le voyant inébranlable, c'en est donc fait de moi, lui dit-elle, Dieu veuille avoir pitié de mon ame & de la tienne. Je laisse ici ma quenouille dont tu feras l'usage qu'il te plaira. Adieu, mon Mari, adieu.

DE BOCACE. 33

La nuit étoit des plus obscures ; à peine eût-on pu distinguer les objets dans la rue. La Femme va droit au puits , prend une grosse pierre & l'y jette de toute sa force , après s'être écriée : mon Dieu, ayez pitié de moi ! La pierre fit un si grand bruit à l'approche de l'eau, que *Tofan* ne douta point que *Gitte* ne se fût réellement jetée dans le puits. La peur le saisit ; il court chercher le sceau avec la corde, sort précipitamment de la maison, & va droit au puits pour tâcher de l'en retirer ; mais la Belle, qui s'étoit cachée près de la porte , ne voit pas plutôt son Mari dehors, qu'elle entre, referme la porte aux verroux & va se tapir à la fenêtre, d'où elle crie d'un ton à persuader qu'elle étoit de mauvaise humeur : c'est lorsqu'on boit le vin qu'il faut y mettre de l'eau, & non quand on l'a

bû. Qu'on juge de la surprise de *Tofan* : Il revint vite sur ses pas, & trouvant la porte fermée, il pria sa Femme de lui ouvrir. Elle n'en voulut rien faire, & le laissa long-tems se morfondre, comme il l'avoit fait à son égard. Le Mari insistant & menaçant d'enfoncer la porte, la Belle se mit à crier à pleine tête : maudit ivrogne, méchant garnement, je t'apprendrai à vivre. Tu ne rentreras pas de ce soir : je suis lasse de ta mauvaise conduite. Je veux enfin te dénoncer à tout le quartier, & lui faire voir l'heure à laquelle tu reviens chez toi, nous verrons qui de nous deux sera blâmé.

Tofan, furieux du tour qu'elle lui avoit joué, ne ménagea pas les injures. Il lui en dit de toutes les façons, & cria si fort que les voisins, éveillés par le bruit, se mirent aux fenêtres pour

voir ce que c'étoit. La Femme ne les eut pas plutôt entendu demander le sujet de ce tapage, qu'elle leur répondit d'un ton larmoyant : c'est ce vilain homme, ce misérable, qui s'enivre tous les jours, & qui, après s'être endormi dans les cabarets, revient presque tous les soirs à cette heure-ci. J'ai long-tems patienté & me suis contentée de lui représenter ses torts ; mais puisque mes remontrances n'ont servi de rien, & qu'il a lassé ma patience, j'ai voulu aujourd'hui le laisser dehors, pour voir si cette correction seroit plus efficace. *Tofan*, pour se justifier, conta bêtement tout ce qui s'étoit passé, & menaçoit la Femme de la maltraiter, si elle le laissoit plus long-tems à la porte. Quelle effronterie, s'écria-t-elle, en s'adressant aux voisins ! que diroit-il donc si j'étois dans la rue & qu'il fût dans la maison ? je

vous laisse à juger de son bon sens ou de sa bonne-foi. Il m'attribue précisément ce qu'il a fait lui-même ; c'est lui qui a jeté la pierre dans le puits, croyant sans doute me faire peur ; mais je n'ai pas été dupe de sa supercherie ; & vous ne le ferez point de son mensonge atroce. Plût-à-Dieu qu'il se fût jeté dans le puits tout de bon pour y tremper son vin ! je ne serois plus exposée à sa brutalité. Ce misérable me fait souffrir le martyre depuis que j'ai eu le malheur de l'épouser.

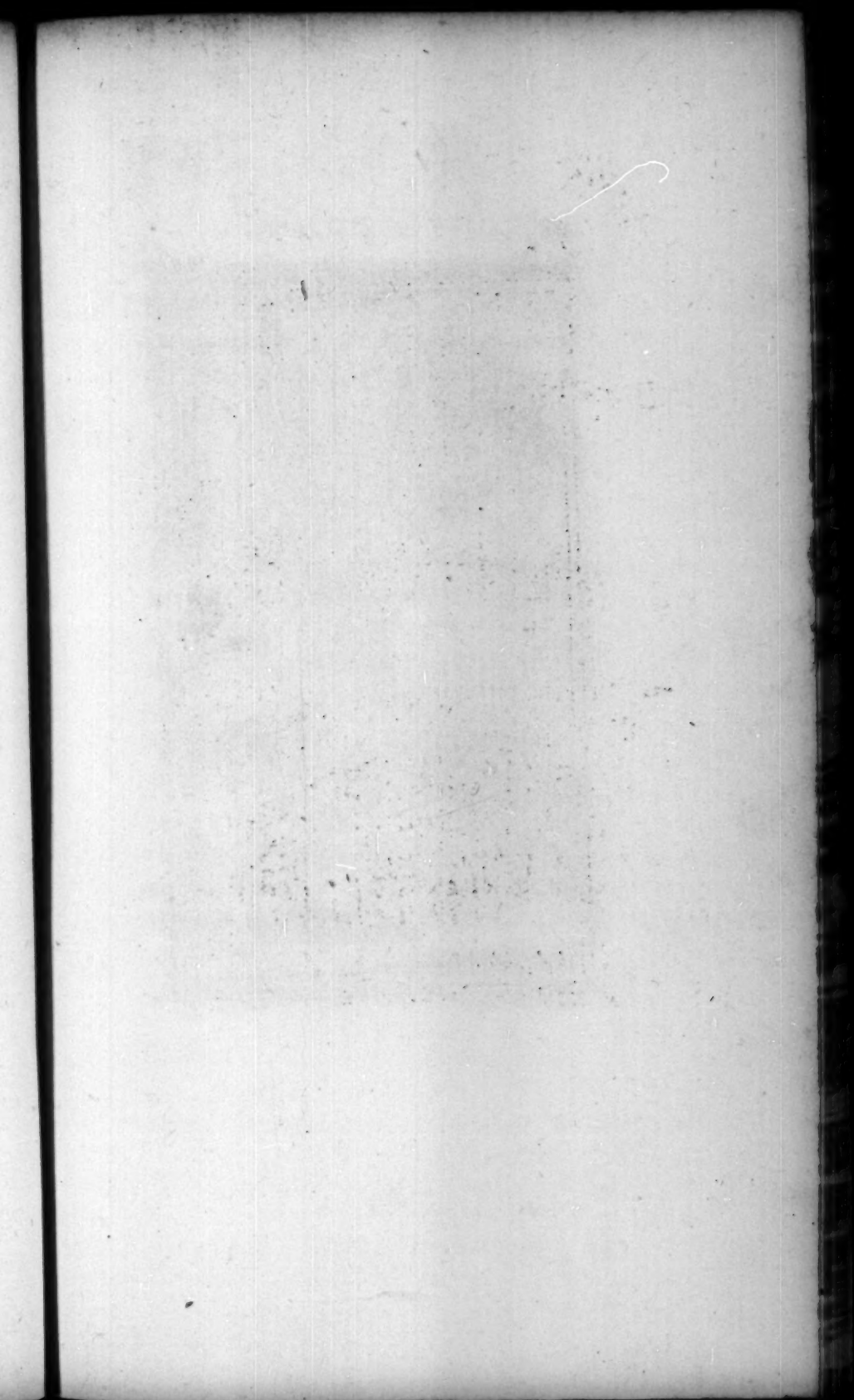
Les voisins, tant hommes que femmes, jugeant par les apparences, blâmerent *Tofan*, & se mirent à lui chanter pouilles de ce qu'il parloit si mal de sa Femme. Le bruit fut si grand, & courut si vite de maison en maison, qu'il parvint jusqu'aux parens de la Belle. Ils se transportèrent aussi-tôt

sur les lieux pour mettre fin à cette querelle. Informés par les voisins de la vérité du fait, ils se jetèrent sur le pauvre Cornard, & lui donnèrent tant de coups, qu'ils fallirent à l'assommer. Après cette belle expédition, ils entrent dans la maison, disent à sa Femme de ramasser tout ce qui lui appartient, & après qu'elle leur a remis ses nipes, ils l'emmenent avec eux, faisant entendre à *Tofan* qu'il n'en seroit peut-être pas quitte pour les coups qu'il avoit reçus. Ce pauvre Diable en fut malade, & comprit, mais trop tard, que la jalousie l'avoit mené trop loin. Comme il aimoit beaucoup sa femme, il fit son possible pour se raccommoder avec elle. Il employa ses amis qui la lui ramenèrent, sur la promesse qu'il leur avoit faite de n'être plus jaloux, & d'avoir pour elle toute sorte d'égards. Il porta la com-

58 CONTES DE BOCACE.

plaisance si loin, après qu'il eut fait sa paix avec elle, qu'il lui permit de vivre comme elle voudroit, pourvu qu'elle s'y prît de manière à ne l'en pas faire appercevoir. C'est ainsi que ce Mari devint sage à ses dépens. Vive l'amour pour corriger les hommes ! & meure à jamais l'affreuse jalousie qui leur fait donner dans tant de travers.





J. 7.

N. 5^e



H. Gravelot inv.

Vidal dir.



NOUVELLE V.

Le Mari Confesseur.

QUAND Madame *Laurette* eut fini sa Nouvelle, & que chacun eut assez loué le tour que la Femme avoit joué à son ivrogne de Mari, le Roi, pour ne point perdre de temps, commanda gracieusement à Madame *Flammette* de dire la sienne. Voici la manière dont cette aimable Dame débuta.

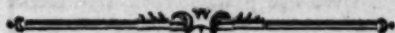
La Nouvelle que nous venons d'entendre, MESSIEURS & DAMES, m'en rappelle une qui concerne aussi un jaloux. Je crois devoir vous la conter de préférence à toute autre, parce que

je suis intimement persuadée qu'il n'y a pas grand mal à tromper les Maris jaloux, sur-tout ceux qui le sont sans sujet. Je ne doute même point que si les hommes, qui ont fait les loix, eussent prévu tous les cas, ils n'auroient pas plus prononcé en ceci de peine contre les femmes, qu'ils ne l'ont fait à l'égard de ceux qui, pour se défendre, font du mal à quelqu'un. Les jaloux sont en effet les vrais ennemis de la tranquillité des femmes; ils ne cherchent qu'à leur rendre la vie amère, ou plutôt à les faire mourir à petit feu. N'est-il pas vrai qu'il n'est rien de plus naturel que de se reposer les jours de fête, & de chercher à se distraire honnêtement, sur-tout lorsqu'on a employé aux soins du ménage & au travail le reste de la semaine? Cependant que de maris jaloux refusent même cette consolation

DE BOGACE. 61

à leurs femmes, & les tiennent, ces jours-là, plus serrées que les autres jours ! J'en connois qui ne leur permettent seulement pas d'aller à l'Office Divin, ni de mettre la tête à la fenêtre. C'est ainsi que leur jalousie leur fait oublier que les jours de Dimanche sont consacrés au culte de Dieu & à une sainte récréation ; que Dieu lui-même en a fait un précepte & donné l'exemple, en se reposant le septième jour des travaux de la création ; & que les laboureurs, les artisans, les plus grands Seigneurs, & généralement toutes les classes des Citoyens, s'y conforment très-exactement. Que cette cruelle jalousie les rend aveugles & injustes ! que le sort de leurs femmes est à plaindre ! combien cette vie est triste & ennuyeuse pour ces pauvres victimes ! il n'y a que celles qui se trouvent dans

ce cas qui puissent en avoir une juste idée. D'où je conclus que, loin de punir & de blâmer les femmes qui, ayant des maris jaloux sans sujet, leur jouent le tour, on devroit au contraire les applaudir & les récompenser.



IL Y EUT autrefois à Rimini (a) un Marchand très-riche en fonds de terres & en argent, dont la Femme étoit belle & au printems de son âge. Il en devint jaloux outre mesure. Quelle étoit sa raison ? il n'en avoit pas d'autre, sinon qu'il l'aimoit à la folie, qu'il l'a trouvoit parfaitement belle & bien faite, qu'elle ne s'étudioit qu'à lui plaire, & & qu'il s'imaginoit qu'elle cherchoit

(a) Ancienne Ville d'Italie, dans la Romagne, qui fait aujourd'hui partie de l'Etat Ecclésiastique.

également à plaire aux autres, chacun la trouvant aimable, & ne se lassant point de louer sa beauté : idée bizarre, qui ne pouvoit sortir que d'un esprit étroit ou mal-sain. Gourmandé sans cesse par cette jalousie, il ne la perdoit point un instant de vue, de sorte que cette infortunée étoit gardée de plus près, que ne le sont beaucoup de criminels condamnés à mort. Il n'y avoit pour elle, ni noces, ni fêtes, ni promenades ; il ne lui étoit même permis d'aller à l'Eglise que les jours de grande solennité, & elle passoit le reste du tems à la maison, sans avoir la liberté de mettre la tête aux croisées de la rue pour quelle raison que ce fût. Sa condition, en un mot, étoit des plus malheureuses, & elle la supportoit avec d'autant plus d'impatience, qu'elle n'avoit pas le moindre reproche à se faire.

Rien n'est plus capable de nous porter au mal, que la mauvaise opinion qu'on a de nous. Cette Femme, se voyant sans sujet martyre de la jalousie de son Mari, crut qu'il n'en seroit ni plus ni moins de l'être avec fondement. Mais comment s'y prendre pour venger l'injure faite à sa sagesse ? Les fenêtres étoient toujours fermées, & le Jaloux se donnoit bien de garde d'amener qui que ce fût au logis à qui elle eut pu inspirer de l'amour. N'ayant donc pas la liberté de choisir, & sachant que, dans la maison contigue à la sienne, demeurait un jeune-homme bien fait & bien élevé, elle souhaitoit qu'il y eût quelque fente à la muraille de séparation, où elle regarderoit si souvent, qu'enfin elle pourroit le voir, lui parler & lui donner son cœur, s'il vouloit l'accepter, persuadée qu'il lui seroit

seroit ensuite aisé de trouver les moyens de se voir de plus près, pour faire un peu diversion aux tyrannies qu'elle es-
suyoit, jusqu'à ce que son Jaloux se
guérît de sa frénétique passion.

Dans cette idée, elle ne fut occupée, pendant l'absence de son Mari, qu'à visiter le mur de côté & d'autre, en soulevant à mesure la tapisserie qui le couvroit. A force d'en parcourir les différens endroits, elle apperçut une petite fente. Elle approche ses yeux de cette ouverture, & voit un peu de jour à travers. Quoiqu'il ne fut pas possible de distinguer par-là les objets, il lui fut néanmoins facile de juger que ce devoit être une chanibre. Si c'étoit par hasard celle de *Philippe*, disoit-elle en elle-même, mon entreprise seroit à moitié exécutée. Dieu le veuille ! Sa Servante, qu'elle avoit mise

dans ses intérêts, & qui plaignoit son sort, fut chargée de s'en informer adroitement. Cette zélée Confidente découvrit que la petite fente donnoit précisément dans la chambre du jeune-homme, & qu'il y couchoit seul. Dès ce moment, la Belle ne s'occupoit qu'à visiter le petit trou, sur-tout lorsqu'elle soupçonnoit que *Philippe* pouvoit être chez lui. Un jour qu'elle l'entendit tousser, elle se mit aussi-tôt à gratter la fente avec un petit bâton. Elle fit si bien, que le jeune-homme s'approcha pour voir ce que c'étoit. Elle l'appelle alors tout doucement, & *Philippe* l'ayant reconnue au son de sa voix, & lui ayant répondu gracieusement, elle se hâta de lui faire connoître les sentimens d'estime qu'elle avoit conçus pour lui. Le jeune-homme, enchanté d'une si heureuse aventure, travailla,

DE BOCCACE. 67

de son côté, à agrandir le trou, ayant grand soin de le couvrir de la tapisserie toutes les fois qu'il s'en retiroit. En peu de tems la fente fut assez large pour se voir & se toucher la main ; mais les deux Amans ne pouvoient rien faire de plus, à cause de la vigilance du Jaloux, qui sortoit rarement du logis, & qui fermoit sa Femme à la clef, lorsqu'il étoit obligé de s'absenter pour quelque tems.

Les fêtes de Noël n'étoient pas éloignées, lorsqu'un beau matin la Femme dit à son Mari qu'elle desiroit de se confesser & de se mettre en état de faire ses dévotions le jour de la Nativité du Sauveur, ainsi que le pratiquent tous les bons Chrétiens. Qu'avez-vous besoin de vous confesser, répondit-il ? quels péchés avez-vous commis ? Croyez-vous donc que je sois une

sainte, repartit-elle, & que je ne péche pas aussi-bien que les autres ? Mais ce n'est pas à vous à qui je dois les dire, puisque vous n'êtes pas Prêtre & que vous n'avez pas le pouvoir de m'absoudre. Il n'en fallut pas davantage pour faire naître mille soupçons dans l'esprit du Jaloux, & pour lui donner envie de savoir quels péchés sa Femme pouvoit avoir commis. Croyant avoir trouvé un moyen assuré pour y réussir, il lui répondit qu'il consentoit qu'elle allât se confesser, mais à condition que ce seroit dans sa chapelle, & à son Chapelain, ou à tout autre Prêtre que celui-ci lui donneroit ; bien entendu qu'elle iroit de grand matin, & qu'elle s'en retourneroit tout de suite. La Belle, qui ne manquoit pas de pénétration, crut démêler quelque projet dans cette réponse ; mais, sans lui rien témoigner,

D E B O C A C E: 69

elle répondit qu'elle se conformeroit à ses intentions.

Le jour de la fête venu, elle se lève à la pointe du jour, s'habille & va droit à l'Eglise qui lui avoit été assignée, & où son Mari arriva avant elle par un autre chemin. Il avoit mis le Chapelain dans ses intérêts, & avoit concerté avec lui ce qu'il se proposoit de faire. Il se revêtit incontinent d'une soutane & d'un capuchon ou camail qui lui couvroit le visage, & alla s'asseoir au chœur dans cet équipage. La Dame ne fut pas plutôt entrée dans l'Eglise; qu'elle fit demander le Chapelain, & le pria de vouloir bien la confesser. Il lui dit qu'il ne lui étoit pas possible de l'entendre dans le moment présent, mais qu'il alloit lui envoyer un de ses Collègues, qui n'étoit pas si occupé, & qui la confesseroit avec plaisir. Un

moment après, elle vit venir son Mari dans l'acoutrement dont je viens de parler. Quelque soin qu'il eût pris pour se cacher, comme elle se doutoit de quelque tour de sa façon, elle le reconnut d'abord, & dit aussi-tôt en elle-même, béni soit Dieu ! de Mari jaloux, le voilà devenu Prêtre. Nous verrons qui de nous deux sera la dupe. Je lui promets de lui faire trouver ce qu'il cherche : Messire Cocuage lui rendra visite ou je serai bien trompée.

Le Jaloux avoit eu la précaution de mettre de petites pierres dans sa bouche, afin de n'être point reconnu au son de voix. La Femme, feignant de le prendre pour un véritable Prêtre, se jette à ses pieds, &, après en avoir reçu la bénédiction, se met à lui débiter ses petits péchés. Elle lui dit ensuite qu'elle étoit mariée, & s'accusa d'être amoureuse

DE BOCCACE. 71

d'un Prêtre qui conchoit toutes les nuits avec elle. Ces paroles furent autant de coups de poignard pour le Mari Confesseur : il auroit éclaté si le desir d'en savoir davantage ne l'eût retenu. Mais quoi, lui dit-il, votre Mari ne couche-t-il pas avec vous ? — Il y couche, mon Père. — Comment donc le Prêtre peut-il y coucher ? — Je ne fais quel secret il emploie, répliqua la Pénitente, mais il n'y a point de porte au logis, quelque fermée qu'elle soit, qui ne s'ouvre aussi-tôt qu'il l'a touchée. Bien plus, il m'a dit qu'avant d'entrer dans ma chambre, il étoit dans l'usage de prononcer certaines paroles, pour endormir mon Mari, & que ce n'est qu'après l'avoir ainsi endormi, qu'il ouvre la porte & vient se coucher auprès de moi. — C'est très-mal à vous, Madame ; &, si vous faites bien, vous

ne recevrez plus ce malheureux Prêtre;
— Je ne saurois m'en empêcher : je
sens que je l'aime trop pour prendre
sur moi d'y renoncer. — En ce cas, je
ne puis vous donner l'absolution. —
J'en suis fâchée, mais je ne suis point
venue ici pour dire des mensonges. Si
je me sentoís la force de suivre votre
conseil, je vous le promettrois volon-
tiers. — En vérité, Madame, j'ai regret
que vous vous damniez de cette ma-
nière ; c'est fait de votre ame si vous
ne renoncez à ce commerce crimi-
nel. Tout ce que je puis faire pour
vous, c'est de prier le Seigneur de vous
convertir. J'espère qu'il exaucera mes
ferventes prières. Je vous enverrai de
tems en tems mon Clerc, pour savoir
si elles vous ont été de quelque secours.
Si elles produisent un bon effet, nous
irons plus avant, & je pourrai vous

D E B O C A C E. 73

absoudre. — Dieu vous préserve, mon Père, d'envoyer qui que ce soit chez moi ; mon Mari est si jaloux, que, s'il venoit à s'en appercevoir, on ne lui ôteroit pas de l'esprit que c'est pour faire du mal, & je ne pourrois vivre avec lui. Il ne me fait déjà que trop souffrir. — Ne vous embarrassez pas de cela, Madame, j'arrangerai les choses de manière qu'il ne vous en parlera jamais. A cette condition, reprit la Pénitente, j'y consens de grand cœur.

La confession achevée, & la pénitence donnée, la Dame se leva & entendit la Messe. Le Jaloux alla quitter ses habits, puis s'en retourna chez lui, le cœur plein de ressentiment & brûlant d'impatience de surprendre le Prêtre, dans la résolution de lui faire passer un mauvais quart-d'heure.

La Belle, de retour au logis, n'eut

pas de peine à s'appercevoir, à la mine de son Mari, qu'elle lui avoit mis martel en tête. Il étoit d'une humeur épouvantable. Quoqu'il fit tout son possible pour n'en rien donner à connoître, il résolut de faire sentinelle, la nuit suivante, dans un réduit voisin de la porte de la rue, pour voir si le Prêtre entreroit. Il faut, dit-il à sa Femme, que j'aïlle ce soir souper & coucher dehors : ainsi, je te prie de tenir les portes bien fermées, celle de l'escalier & celle de ta chambre surtout. Pour celle de la rue, je me charge de la fermer & d'en emporter la clef. A la bonne heure, répondit-elle, tu dois être aussi tranquille que si tu étois auprès de moi.

Voyant que les affaires prenoient la tournure qu'elle desiroit, elle guetta le moment favorable pour aller au petit

trou de communication, & fit le signe convenu. *Philippe* s'approche aussi-tôt, & la Dame lui conte ce qu'elle avoit fait le matin, & ce que son Mari lui avoit dit l'après-dînée. Je ne suis pas dupe, continua-t-elle, de son prétendu projet : je suis même bien assurée qu'il ne sortira point de la maison ; mais, qu'importe, pourvu qu'il se tienne près de la porte de la rue, où je suis persuadée qu'il fera sentinelle toute la nuit ? Ainsi, mon cher ami, tâchez de vous introduire chez nous, par le toit, & de venir me joindre dès que la nuit sera arrivée. Vous trouverez la fenêtre du galetas ouverte, mais prenez bien garde, en passant d'un toit à l'autre, de ne pas vous laisser tomber. Ne craignez rien, ma bonne amie, répondit le jeune-homme au comble de sa joie : la pente du toit

n'est pas bien rapide ; il ne m'arrivera aucun mal.

La nuit venue, le Jaloux prit congé de sa Femme , feignit de sortir , & s'étant muni de ses armes, alla se poster dans le réduit voisin de la rue. De son côté, la Dame feignit de se bien barricader , & se contenta de fermer la porte de l'escalier , afin que le Mari ne pût approcher ; elle courut ensuite au-devant de *Philippe* , qu'elle fit descendre dans sa chambre , où ils passèrent le tems d'une manière agréable. Ils ne se séparèrent qu'au moment où le jour commençoit à poindre, encore ne fût-ce pas sans regret.

Le Jaloux, armé de pied en cap, mourant de dépit, de froid & de faim, car il n'avoit point soupé, fit le guet jusqu'à ce que le jour parût, & n'ayant pas vu venir le Prêtre, il se coucha

sur un pliant qu'il y avoit dans cette espèce de loge. Après avoir dormi deux ou trois heures, il ouvrit la porte de la rue & fit semblant de venir de dehors. Sur le soir, un petit garçon qui se disoit envoyé de la part d'un Confesseur, demanda à parler à sa Femme, & s'informa d'elle-même si l'homme en question étoit venu la nuit passée. La Belle, qui étoit au fait, répondit qu'il n'avoit point paru, & que si son Confesseur vouloit lui continuer ses secours encore pendant quelque tems, elle pourroit bien oublier la personne pour qui elle se sentoit encore de l'inclination. On le croira avec peine ; mais il n'est pas moins vrai que le Mari, toujours aveuglé par sa jalousie, continua de faire le guet, pendant plusieurs nuits, dans l'espérance de surprendre le Prêtre. On

sent bien que la Femme ne manqua pas de profiter de chacune de ses absences, pour recevoir les caresses de son Amant & s'entretenir avec lui du plaisir qu'il y avoit de tromper un jaloux.

Le Mari, las de tant de fatigue inutile, perdant l'espoir de convaincre la Femme d'infidélité, ne pouvant toute fois retenir les mouvemens de son humeur jalouse, prit enfin le parti de lui demander ce qu'elle avoit dit à son Confesseur, puisqu'il envoyoit si fréquemment vers elle. La Dame répondit qu'elle n'étoit point obligée de le lui dire. Le Mari insista ; &, voyant que c'étoit inutilement : perfide ! scélérate ! ajouta-t-il, d'un ton furieux ; je fais, malgré toi, ce que tu lui as dit, & je veux absolument savoir quel est le Prêtre téméraire qui, par ses

sortilèges, est venu coucher avec toi, & dont tu es si fort éprise ; tu me diras son nom, ou je t'étranglerai. La Femme alors protesta qu'elle n'étoit amoureuse d'aucun Prêtre. Comment, malheureuse, n'as-tu pas dit à celui qui te confessa, le jour de Noël, que tu aimois un Prêtre, & qu'il venoit coucher presque toutes les nuits avec toi quand j'étois endormi ? Ose me démentir. — Je n'ai garde de le faire, répliqua la Dame, mais réprimez, de grace, votre emportement & vous allez tout savoir. Est-il possible, ajouta-t-elle, en souriant, qu'un homme avisé comme vous l'êtes se laisse mener par une femme aussi simple que moi ? Ce qu'il y a de singulier, c'est que vous n'avez jamais été moins prudent, que depuis que vous avez livré votre cœur au Démon de la jalousie, sans trop savoir

pourquoi. Aussi plus vous êtes devenu sot & stupide, moins je dois m'applaudir de vous avoir joué. Pensez-vous, en bonne foi, que je sois aussi aveugle des yeux du corps, que vous l'êtes depuis quelque tems des yeux de l'esprit ? Détrompez-vous ; j'y vois très-clair, & si clair, que je reconnus fort bien le Prêtre qui me confessa dernièrement. Oui, je vis que c'étoit vous-même en personne. Mais, pour vous punir de votre curieuse jalousie, je voulus vous faire trouver ce que vous cherchiez, & j'y réussis parfaitement. Cependant, si vous eussiez été un peu intelligent, si cette affreuse jalousie qui vous tourmente ne vous eût entièrement ôté la pénétration que vous aviez autrefois, vous n'auriez pas eu si mauvaise opinion de votre Femme, & vous auriez senti que ce qu'elle
vous

DE BOCACE. 81

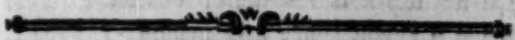
Vous disoit étoit vrai, sans toutefois la croire coupable d'infidélité. Je vous ai dit que j'aimois un Prêtre : ne l'étiez-vous pas dans ce moment ? J'ai ajouté qu'il n'y avoit point de porte qui ne s'ouvrit pour lui, quand il vouloit venir coucher avec moi : quelle porte vous ai-je fermée, lorsque vous êtes venu me trouver ? Je vous ai dit de plus que ledit Prêtre couchoit toutes les nuits avec moi : quand est-ce que vous avez manqué d'y coucher ? &, quand vous n'y avez point couché, & que vous m'avez envoyé votre prétendu Clerc, n'ai-je pas répondu que le Prêtre n'avoit point paru ? Ce mystère étoit-il si difficile à débrouiller ? Il n'y a qu'un homme à qui la jalousie a fait perdre l'esprit, qui ait pu s'y méprendre. N'est-ce pas en effet être imbécille, que de passer les nuits à faire le guet, en voulant

me faire accroire que vous étiez allé souper & coucher en ville ? Epargnez-vous désormais une peine si inutile. Reprenez votre raison ; soyez , comme autrefois , sans soupçon & sans jalousie. Ne vous exposez plus à devenir le jouet de ceux qui pourroient être instruit de vos folies. Croyez que si j'étois d'humeur à vous tromper & à vous traiter comme un jaloux de votre trempe mériterait de l'être , vous ne m'en empêcheriez pas , & eussiez-vous cent yeux , je vous jure que vous ne vous en appercevriez point. Oui , mon Ami , je vous ferois cocu , sans que vous en eussiez le moindre vent , si l'envie m'en prenoit ; ainsi , épargnez-vous des soins inutiles , aussi outrageans pour votre Femme , qu'injurieux à vous-même.

Le méchant Jaloux , qui croyoit avoir appris par une ruse le secret de sa

D E B O C A C E. 23

Femme, se trouvant lui-même pris pour dupe, n'eut rien à répliquer. Il remercia le Ciel de s'être trompé, regarda la Femme comme un modèle de sagesse & de vertu, & cessa d'être jaloux précisément dans le tems qu'il avoit sujet de l'être. Cette conversion donnant plus de liberté à la Dame, elle n'eut plus besoin de faire passer son Amant par-dessus les toits, comme les chats, pour recevoir ses visites. Avec un peu de précaution, elle le faisoit venir par la porte, & se divertit long-tems avec lui sans gêne & sans être soupçonnée de la moindre galanterie.



N O T E.

CE CONTE a fourni le sujet de la soixante-dix-huitième Nouvelle de la Reine de Navarre, qui a pour titre : *Le Mari Confesseur*, & que

La Fontaine a depuis mise en vers. Parmi tous les Contes de ce Poète, il n'en est pas assurément de mieux écrit ni de plus joliment raconté que celui-là. Comme c'est un des plus courts de son Recueil, nous allons le rapporter en entier pour le plaisir de ceux qui ne le savent pas par cœur.

LE MARI CONFESSEUR.

Conte tiré des Cent Nouvelles - Nouvelles.

MESSIRE ARTUS, sous le grand Roi François,

Ala servir aux guerres d'Italie ;
Tant qu'il se vit, après maints beaux exploits,
Fait Chevalier en grand cérémonie.
Son Général lui chaussa l'éperon,
Dont il croyoit que le plus haut Baron
Ne lui dût plus contester le passage,
Si s'en revient tout fier en son Village,
Où ne surprit sa Femme en oraison.
Seule il l'avoit laissée à la maison,
Il la retrouve en bonne compagnie,
Dansant, sautant, menant joyeuse vie,
Et des Muguets avec elle à foison.
Messire Artus ne prit goût à l'affaire,
Et ruminant sur ce qu'il devoit faire :

DE BOCACE. 35

Depuis que j'ai mon Village quitté,
 Si j'étois cru, dit-il, en dignité
 De cocuage & de chevalerie,
 C'est moitié trop : sachons la vérité.
 Pour ce s'avise, un jour de confrairie,
 De se vêtir en Prêtre, & confesser.
 Sa Femme vient à ses pieds se placer.
 De prime à bord sont, par la bonne Dame,
 Expédiés tous les péchés menus,
 Puis à leur tour les gros étant venus,
 Force lui fut qu'elle changeât de game.
 Père, dit-elle, en mon lit sont reçus
 Un Gentilhomme, un Chevalier, un Prêtre.
 Si le Mari ne se fût fait connoître,
 Elle en alloit enfiler beaucoup plus;
 Courte n'étoit pour sûr la kirielle.
 Son Mari donc l'interrompt là-dessus,
 Dont bien lui prit. Ah, dit-il, infidèle !
 Un Prêtre même ! A qui crois-tu parler ?
 A mon Mari, dit la fausse Femelle,
 Qui d'un tel pas se fut bien démêler.
 Je vous ai vu dans ce lieu vous couler,
 Ce qui m'a fait douter du badinage.
 C'est un grand cas, qu'étant homme si sage,

36 CONTES DE BOGACE.

Vous n'avez su l'énigme débrouiller.

On vous a fait, dites-vous, Chevalier :

Auparavant vous étiez Gentilhomme,

Vous êtes Prêtre avecque ces habits.

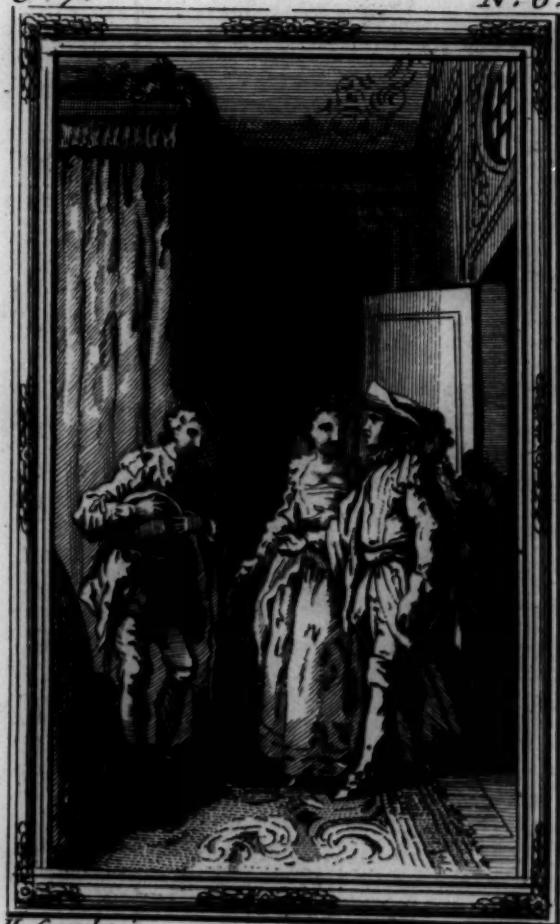
Béni soit Dieu, dit alors le Bon homme,

Je suis un sot de l'avoir si mal pris.



J. 7.

N. 6.^e



H. Gravelot inv.

Vidal del.



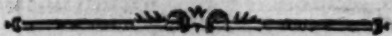
NOUVELLE VI.

La Double Défaite.

LA NOUVELLE de Madame *Flamette* plut singulièrement à toute la Compagnie, qui s'accorda à dire que le Jaloux méritoit bien le tour que sa Femme lui avoit joué. Le Roi commanda ensuite à Madame *Pampinée* de dire la sienne. Cette Dame obéit, & parla ainsi.

Ceux qui prétendent que l'amour ôte l'esprit, en manquent eux-mêmes. Les Histoires qu'on a déjà racontées, prouvent au contraire qu'il en donne aux personnes qui n'en ont pas, & qu'il aiguise celui des personnes qui

en ont. Je vais ajouter une nouvelle preuve à cette vérité.



DANS la bonne Ville de Florence, si féconde en événemens de toutes les sortes, il y eut autrefois une jeune & belle Demoiselle, de noble extraction, qui fut mariée à un Chevalier d'un mérite distingué. Comme il arrive souvent qu'on se lasse de manger toujours du même pain, quelque bon qu'il soit, la Belle devint amoureuse d'un jeune Gentilhomme, nommé *Lionnet*, fait au tour, plein d'agréments, mais d'un naturel peu courageux, sans doute parce que sa famille n'étoit pas fort ancienne dans les armes. Comme il aimoit la Dame pour le moins autant qu'il en étoit aimé, ils furent bientôt d'accord, & ils ne tardèrent pas à se donner mu-

DE BOCACE. 39

tuellement des preuves de leur amour. Ils étoient aussi heureux que deux Amans puissent l'être, lorsqu'un Chevalier, nommé *Messire Lambertin*, vint troubler leurs plaisirs. Ce Gentilhomme se sentit épris de la plus forte passion pour la jeune Dame, qui le trouvant désagréable & grossier, ne voulut point l'écouter. Après bien des soins & des messages, le Chevalier, homme riche & puissant, las de soupirer envain, fit savoir à la Belle qu'il lui joueroit mille mauvais tours & lui feroit mille avanies, si elle persistoit dans ses refus. Celle-ci, qui connoissoit le personnage, & qui ne doutoit point qu'il ne se portât à quelque extrémité, se rendit à ses importunités, & lui accorda, par crainte, ce qu'elle ne lui eût jamais accordé par amour.

Madame Isabeau, (c'étoit son nom)

avoit coutume de passer la belle saison à la campagne, où elle avoit une maison des plus agréables. Elle y étoit depuis quelque tems, lorsque son Mari fut obligé de s'absenter pour quelques jours. Il ne fut pas plutôt parti, qu'elle envoya chercher son cher *Lionnet* pour qu'il vînt lui faire compagnie. Je vous laisse à penser si le jeune-homme fut prompt à se rendre à son invitation, & s'il fut profiter de l'absence du Mari.

D'un autre côté, *Lambertin* n'eut pas plutôt appris que le Mari étoit absent, qu'il monta à cheval pour aller visiter la belle *Isabeau*. Il heurte. La Servante l'eut à peine apperçu qu'elle courut en avertir sa Maîtresse, qui, dans ce moment, étoit seule dans sa chambre avec *Lionnet*. On devine aisément le chagrin que dût lui causer

cette visite importune. Elle auroit bien voulu le renvoyer ; mais elle le craignoit comme la foudre, & n'en eut point le courage. Elle prit donc le parti d'engager son véritable Amant à se cacher dans la ruelle du lit, ou quelque autre part, jusqu'à ce qu'elle eût pu se défaire du Chevalier. *Lionnet*, craintif de son naturel, suivit très-volontiers le conseil d'*Isabeau*. Après quoi, la Servante alla ouvrir à *Lambertin*, qui mit pied à terre, & attachâ son cheval dans la cour, à un anneau de fer qui tenoit à la muraille. La Belle alla le recevoir au haut de l'escalier, avec un visage calme & riant, &, après l'avoir salué le plus honnêtement du monde, elle lui demanda le sujet de son voyage. *Lambertin* commença par l'embrasser ; il lui répondit ensuite, qu'ayant su l'absence de son

Mari, il étoit venu lui tenir compagnie. Elle le remercia de son attention & le fait entrer. Le Chevalier, qui n'étoit pas homme à perdre le tems, ferme la porte & force la Dame à satisfaire ses desirs. Nouveau contretems. Le Mari, qu'on n'attendoit pas si-tôt, arrive sur ces entrefaites. La Servante, qui le voit venir de la fenêtre, court à la chambre de sa Maîtresse, Madame, voici votre Mari; il ne tardera pas d'être dans la cour : il étoit déjà fort près de la maison, lorsque je l'ai vu venir.

Isabeau, se voyant deux hommes sur les bras, & sentant qu'il ne lui étoit pas possible de faire cacher le Chevalier à cause de son cheval que son Mari avoit peut-être déjà vu, faillit à se trouver mal de frayeur à cette nouvelle. Elle ne savoit quel parti

prendre pour sortir de ce mauvais pas, lorsque son esprit, vivement aiguilloné par la crainte, lui fournit tout-à-coup un expédient. Si vous m'aimez, *Lambertin*, dit-elle, & que vous soyez bien aise de me sauver l'honneur & la vie, faites ce que je vais vous dire. Mettez promptement votre épée nue à la main, paroissez être en colère & furieux, descendez & dites, en vous en allant, *je saurai bien le trouver ailleurs*. Si mon Mari veut vous retenir ou qu'il demande contre qui vous en avez, ne lui répondez autre chose que le mot que je viens de vous dire. S'il insiste, quand vous serez monté à cheval, partez sans faire semblant de l'entendre, & ne lui répondez absolument rien, sous quel prétexte que ce soit : voilà toute la grace que je vous demande. *Lambertin* promit de suivre à

la lettre ce qu'elle venoit de lui prescrire.

Le Mari, voyant un cheval dans la cour, commençoit à tirer des conjectures, & alloit monter dans l'appartement de sa Femme pour savoir qui étoit arrivé, quand il rencontra, au bas de l'escalier, Messire *Lambertin* tout en feu, soit de fatigue, soit de dépit de son arrivée. Qu'avez-vous donc, Chevalier, lui dit-il, tout effrayé de son air ? Le Chevalier répond : par la vie ! par la mort ! je saurai bien le trouver ailleurs. Puis il remet son épée dans le fourreau, saute sur son cheval & pique des deux. Le Mari, étonné de cette scène, monte, & rencontrant sa Femme au haut de l'escalier qui paroissoit toute éperdue : que veut dire ceci, lui dit-il ? d'où vient que Messire *Lambertin* s'en va tout en colère ? à qui en veut-il ? La

fiée *Isabeau* s'approche de la porte de la chambre, afin que *Lionnet* pût entendre sa réponse. De ma vie je n'ai eu tant de peur que je viens d'en avoir, lui dit-elle. Un jeune-homme que je ne connoissois pas, même de vue, vient de se réfugier ici pour fuir le Seigneur *Lambertin* qui le poursuivoit, l'épée à la main, dans l'intention de le tuer. Comme il a trouvé la porte de ma chambre ouverte, il y est entré tout effaré, & se jettant à mes pieds, sauvez-moi la vie, Madame, m'a-t-il dit. J'allois lui demander son nom, ses qualités, la cause de sa frayeur, lorsque je vois arriver Messire *Lambertin* qui crioit où est ce traître ? Je me suis incontinent emparée de la porte de ma chambre pour l'empêcher d'entrer. Il a eu assez de retenue & de respect, tout furieux qu'il étoit, pour ne me faire aucune

violence ; & , après avoir long-temps pesté , il est descendu & s'est retiré comme vous avez vu. Vous avez agi sagement , ma Femme , répondit le Mari. Il eût été bien fâcheux , pour nous , qu'il l'eût tué ici , & c'est même très-mal au Chevalier *Lambertin* d'avoir poursuivi , jusques dans ma maison , une personne qui s'y est réfugiée. J'ignore dans quel endroit il s'est caché , reprit la Dame : je fais seulement qu'il est entré dans cette chambre. Où êtes-vous donc ? crie alors le Mari : vous pouvez vous montrer hardiment ; votre ennemi est loin.

Lionnet , qui avoit tout entendu , sortit de la ruelle du lit , moins épouvanté de *Lambertin* , son Rival , que de l'arrivée du Cocu. Qu'avez-vous donc à démêler avec Messire *Lambertin* , lui dit le Chevalier ? — Je puis vous protester ,
Monsieur ,

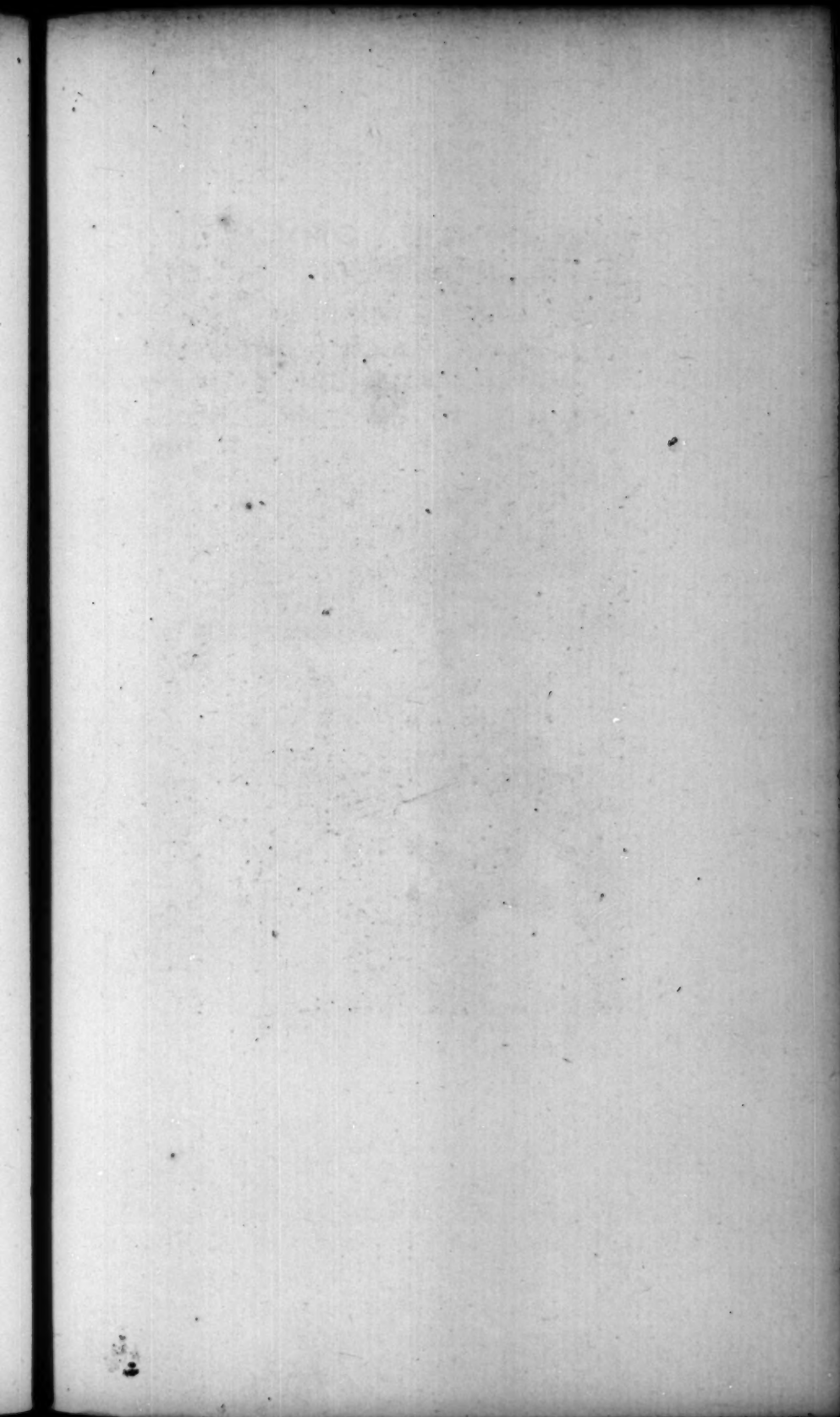
Monſieur, que je n'en ſais rien, & que je ne lui ai rien fait. C'eſt ce qui me perſuade qu'il m'a pris pour un autre. Il m'a rencontré loin de cette maiſon ; & comme , après m'avoir un peu regardé, je l'ai vu mettre l'épée à la main, & courir ſur moi en furieux, criant : traître , tu es mort , j'ai cru devoir prendre la fuite ſans m'amuſer à lui demander la raiſon d'un procédé ſi étrange. Le tems qu'il a mis pour rejoindre ſon cheval m'a donné celui de me réfugier ici, où cette généreuſe Dame m'a ſauvé la vie. Va, lui dit le Mari, va, mon Ami, ne crains plus rien. Je te remettrai dans ta maiſon en ſûreté ; tu iras enſuite trouver, ſi tu veux, Meſſire *Lambertin* pour avoir une explication avec lui.

Après qu'ils eurent ſoupé, il lui fit donner un cheval & le mena lui-même

98 CONTES DE BOCCACE.

à Florence, où il le laissa chez lui. Le jeune *Lionnet* parla le soir même à *Lambertin*, ainsi que la rusée *Isabeau* le lui avoit recommandé, & tout alla le mieux du monde ; car, malgré les malignes interprétations qu'on fit sur cette aventure, le Chevalier ne s'aperçut jamais du tour que sa Femme lui avoit joué.





J. 7.

N. 7.^e



H. Gravelot inv.

Vidal del.



NOUVELLE VII.

Le Mari Cocu, battu & content.

CETTE PROMPTE DÉFAITE parut fort ingénieuse à toute la Compagnie, qui en glosoit encore, lorsque Madame *Philomène*, à qui le Roi avoit commandé de parler, commença ainsi : Je suis persuadée, MES AIMABLES DAMES, que vous ne serez pas moins satisfaites du tour d'une autre Femme, que je vais vous raconter.

IL Y EUT autrefois à Paris un Gentil-homme Florentin, que son peu de fortune avoit engagé d'entrer dans le

commerce, & où il réussit si bien, qu'il devint très-riche en fort peu de tems. Il n'avoit qu'un fils unique, nommé *Louis*. Il ne crut pas devoir en faire un Négociant ; mais, pour qu'il n'oubliât point la noblesse de ses Ayeux, il lui fit embrasser le métier des armes, & lui obtint de l'emploi dans les troupes du Roi de France. Peu de tems après, il lui procura une Charge à la Cour, où il se fit estimer par la sagesse de sa conduite & par les sentimens d'honneur qu'il avoit puisés dans la société des Gentilshommes avec lesquels il avoit été élevé. Ce jeune Militaire étant donc à la Cour de France, se trouva un jour dans la compagnie de certains Chevaliers nouvellement arrivés de Jérusalem, où ils avoient été visiter le Saint Sépulcre. Ces Chevaliers s'entretenoient de la beauté des Femmes de France,

DE BOCA CE. T O T

D'Angleterre & des autres pays par lesquels ils avoient passé ; l'un d'eux soutint qu'il n'avoit jamais rien vu de si beau & de si bien fait que la Femme d'*Egano de Galussi*, habitante de Boulogne , & connue sous le nom de Madame *Béatrix*. Ses Compagnons de voyage furent tous d'accord avec lui , & ne tarissoient point sur les charmes & les éloges de cette Dame.

Louis, qui n'avoit point encore été amoureux, le devint de cette Belle sur le simple récit qu'il entendoit faire de ses agrémens merveilleux. Elle occupa, dès ce moment, toutes ses pensées, & brûlant du desir de la voir & de se fixer auprès d'elle , il dit à son Père qu'il vouloit partir pour Jérusalem, & en obtint la permission sans beaucoup de peine. Il prit congé de ses Amis, & alla droit à Boulogne, où il prit le

nom d'*Hannequin*. Le hasard voulut qu'il vit, le lendemain de son arrivée, la Dame dont il étoit épris. Elle étoit à une fenêtre, & elle lui parut encore plus belle qu'il ne se l'étoit figurée. Son amour en redoubla de vivacité ; & , dans un des transports de sa passion, il fit serment de ne sortir de Boulogne, qu'il n'eût gagné son amitié & obtenu ses faveurs. Après avoir bien rêvé aux moyens qu'il devoit prendre pour faire connoissance avec elle , il imagina que le meilleur étoit de se mettre au service de son Mari, si la chose étoit possible. Il vend ses chevaux dans cette intention , concerta avec ses gens la conduite qu'ils doivent tenir pendant son séjour dans cette Ville , les exhorte sur toutes choses de ne pas faire semblant de le connoître , en quelque lieu qu'ils le rencontrent ,

DE BOCACE. 103

&, après avoir pris ainsi ses mesures, il s'adressa à son Hôte, & lui dit qu'il l'obligerait beaucoup s'il pouvoit le faire entrer dans la maison de quelque Seigneur. J'ai précisément votre affaire, lui répondit l'Hôte : il y a dans cette Ville un Gentilhomme nommé *Egano*, qui a besoin d'un Domestique, & qui les aime de votre taille & de votre figure, je lui en parlerai & vous rendrai réponse. En effet, il lui en parla; &, d'après le portrait avantageux qu'il fit du jeune homme, il fut accepté & bien accueilli, quand on l'eut vu & entendu.

Hannequin, de son côté, ravi d'être à portée de voir plusieurs fois le jour celle qu'il adoroit, servit son Maître avec tant de zèle & d'affection, qu'il acquit bientôt toute sa confiance. Bref il s'en fit tellement aimer, qu'il lui donna le soin de ses affaires les plus

importantes. Il ne faisoit rien sans son avis, & le créa son Intendant.

Un jour que Messire *Egano* étoit allé à la chasse, & qu'*Hannequin* étoit demeuré au logis, Madame *Béatrix*, qui ne s'étoit point encore apperçue de son amour, mais qui se sentoît pour lui un attachement particulier, à cause des bonnes qualités qu'elle lui connoissoit, lui proposa de jouer avec elle aux échecs. On sent avec quel plaisir il accepta la proposition. Notre Amoureux, qui vouloit lui plaire, se laissoit gagner, & le faisoit avec tant d'adresse, qu'il n'étoit pas aisé de s'en appercevoir. La Belle en avoit beaucoup de joie. Quand quelques Dames du voisinage, qui étoient venues voir Madame *Béatrix* & qui les regardoient jouer, se furent retirées, *Hannequin* continuant toujours sa partie, laissa échapper

un profond soupir. Qu'avez-vous donc, lui dit la Dame en fixant ses regards sur lui avec intérêt ? pourquoi soupirez-vous ainsi ? seriez-vous fâché de ce que je vous gagne ? — Hélas ! Madame, c'est quelque chose de bien plus intéressant que le jeu qui me fait soupirer. — Je vous prie, si vous avez quelque amitié pour moi, de me dire ce que c'est. A ces mots prononcés d'un ton vraiment touchant, *Hannequin* pousse un second soupir bien plus expressif encore que le premier, & la Dame de le prier plus fortement de s'expliquer. Ne vous fâchez-vous pas, Madame, de savoir le sujet de mes soupirs ? ce qui me retient encore, c'est la crainte que vous n'en parliez. — Soyez assuré, mon cher, que quoique ce puisse être, je ne vous en saurai point mauvais gré, & que je n'en dirai

jamais rien à personne que de votre agrément. Parlez en toute sûreté. — Je me hasarderai donc à vous ouvrir mon cœur, Madame, à ces conditions. Alors il lui déclara, les larmes aux yeux, qui il étoit, lui conta ce qu'il avoit entendu dire de sa beauté, l'amour qu'il avoit conçu pour elle avant de la voir, ce que cette passion lui avoit fait entreprendre, & ne lui déguisa pas le motif qui l'avoit déterminé d'entrer au service de son Mari. Il finit par lui demander mille pardons de sa témérité, & par la supplier d'avoir pitié de sa tendresse, ajoutant que si elle n'étoit pas dans l'intention de le payer de retour, elle ne lui refusât pas du moins la grace de le laisser dans la place qu'il occupoit. O douceur singulière ! ô bonté admirable des Dames Boulonnoises ! que de fois vous vous êtes montrées dignes

d'éloges en pareil cas ! Vous n'aimez point les soupirs ni les larmes : votre cœur , naturellement sensible , fait les prévenir & seconder les vœux de vos Amans. Que ne puis-je vous louer dignement ! ma voix ne se lasseroit jamais de chanter vos louanges. La charmante *Béatrix* , qui regardoit fixément *Hannequin* pendant qu'il parloit , persuadée de tout ce qu'il disoit , ressentit une impression si vive & si forte , qu'elle mêla ses soupirs avec les siens. Mon cher Ami , lui dit-elle ensuite , vous avez tout à espérer. Vous avez touché mon cœur à un point que je ne saurois vous exprimer. Oui , vous venez de vous rendre maître de ce cœur , que ni les présens , ni les soins les plus assidus des plus aimables Gentilshommes , n'avoient pu rendre sensible jusqu'à présent. Il est à vous , mon

cher Ami ; vous me paroissez digne de le posséder , & je vous promets que la nuit prochaine ne se passera pas , sans que je ne vous donne des preuves de l'amour que vous m'avez inspiré. Vous méritez d'être heureux , après tout ce que vous avez fait pour moi , & vous le ferez. La porte de ma chambre sera ouverte vers minuit ; venez m'y trouver à cette heure-là. Vous savez à quel côté du lit je couche : si je dors par hasard , vous n'aurez qu'à m'éveiller , & je satisferai vos desirs. Pour vous mieux persuader de la sincérité de la promesse que je vous fais , recevez ce baiser pour gage. Là-dessus elle se jette au col d'*Hannequin* ; ils s'embrasèrent amoureusement , & auroient pris sans doute de plus forts à-comptes sur les plaisirs de la nuit , s'ils n'eussent craint d'être surpris par les Domestiques. Ils

Ils séparèrent ensuite , pour vaquer à leurs affaires , attendant l'heure du rendez-vous avec une égale impatience.

Cependant *Egano* , revenu fatigué de la chasse , se hâte de souper & se couche de bonne-heure pour se délasser. La Belle ne tarde pas à le suivre & laisse , comme elle l'avoit dit , la porte de la chambre ouverte. *Hannequin* s'y rend à l'heure indiquée. Il entre , ferme doucement la porte , s'approche de la Dame , & introduit avec précaution sa main sur sa belle gorge. *Béatrix* , qui ne dormoit pas , saisit cette main des deux siennes , la serre amicalement , & se trémousse si fort qu'elle réveille son Mari. Hier au soir , lui dit-elle , je ne vous ai pas parlé de rien , parce que je vous trouvois tout fatigué ; mais dites-moi à présent , je vous prie , lequel de tous vos Domestiques vous trouvez

le plus honnête, le plus fidèle, & lequel vous aimez le plus ? Pourquoi cette question, ma chère Amie, répondit *Egano* ? ne fais-tu pas qu'*Hannequin* est celui que j'aime le plus, & en qui j'ai mis toute ma confiance ? Mais pourquoi me demandes-tu cela ? Notre Amoureux, s'entendant ainsi nommer, fit plusieurs mouvemens pour retirer sa main, ne doutant pas que sa Maîtresse ne voulût le trahir ; mais la Belle le tenoit si bien, qu'il ne lui put échapper. Voici ce dont il s'agit, continuait-elle : je croyois, comme vous, qu'*Hannequin* méritoit votre estime & votre confiance plus que personne, mais je suis assurée à présent du contraire. Auriez-vous imaginé qu'aujourd'hui, pendant que vous étiez à la chasse, il ait eu l'audace de me parler de galanterie, de me dire qu'il m'aimoit, &

DE BOCACE. 111

de me faire des propositions ? rien n'est plus certain ; & , pour vous en convaincre par vos propres yeux , j'ai feint d'entrer dans ses vues , & je lui ai donné rendez-vous au jardin , sous le pin , où il doit se trouver vers une heure après-minuit. Vous sentez bien que mon intention n'est pas d'aller l'y joindre. Mais si vous voulez faire une bonne œuvre , & vous convaincre de la perfidie de votre Intendant , prenez une de mes jupes & une de mes coëffes & allez l'attendre : je suis sûre qu'il ne manquera pas de vous aller joindre. Il est trop important pour moi de me détromper , dit le Mari , pour que je laisse échapper cette occasion. J'y vais tout de suite ; & , cherchant à tâtons une jupe & une coëffe , il les ajusta le mieux qu'il put , & s'en alla au jardin , où il attendit *Hannequin* sous l'arbre

désigné pour le rendez-vous. A peine fut-il hors de la chambre, que sa Femme se leva & courut fermer la porte. Dieu sait si *Haïnequin*, qui avoit pensé mourir de peur & fait mille vains efforts pour s'échapper des mains de sa Maîtresse, qu'il soupçonnoit de perfidie, dût être ravi d'un pareil dénouement. *Béatrix* s'étant remise au lit, l'Amant se déshabille sans autre cérémonie, & se couche auprès d'elle avec une joie qui ne peut s'exprimer. Après avoir goûté des plaisirs que l'amour seul peut apprécier, la Belle jugeant qu'il étoit tems que son Amant dénichât : lève-toi, mon Ami, lui dit-elle, prends un bâton & va-t-en vite au jardin. Là, faisant semblant de ne m'avoir sollicitée que pour m'éprouver; d'aussi loin que tu verras mon Mari, tu lui diras mille injures, comme si c'étoit

DE BOCCACE. 113

c'étoit à moi-même, & tu le frotteras de la bonne manière. Tu sens combien le tour sera plaisant.

Hannequin se lève & va au jardin armé d'un bâton de coteret. *Egano*, qui s'impatientoit de l'attendre, charmé de le voir arriver, se lève comme pour le recevoir avec amitié. Femme perfide, s'écrie *Hannequin* en s'approchant, je n'autois jamais cru que vous eussiez poussé si loin l'ingratitude envers votre honnête homme de Mari. Vous êtes-vous figurée que je serois assez lâche pour lui manquer moi-même à ce point-là ? désabusez-vous, mon intention n'étoit que de vous éprouver. Après ces mots, il lève le bâton & lui en applique un bon coup sur les épaules. *Egano*, le cœur plein de joie de l'honnêteté de son Intendant, lui pardonnera volontiers de l'avoir frappé ; mais,

désigné pour le rendez-vous. A peine fut-il hors de la chambre, que sa Femme se leva & courut fermer la porte. Dieu sait si *Hannequin*, qui avoit pensé mourir de peur & fait mille vains efforts pour s'échapper des mains de sa Maîtresse, qu'il soupçonnoit de perfidie, dût être ravi d'un pareil dénouement. *Béatrix* s'étant remise au lit, l'Amant se déshabille sans autre cérémonie, & se couche auprès d'elle avec une joie qui ne peut s'exprimer. Après avoir goûté des plaisirs que l'amour seul peut apprécier, la Belle jugeant qu'il étoit tems que son Amant dénichât : lève-toi, mon Ami, lui dit-elle, prends un bâton & va-t-en vîte au jardin. Là, faisant semblant de ne m'avoir sollicitée que pour m'éprouver; d'aussi loin que tu verras mon Mari, tu lui diras mille injures, comme si c'étoit

DE BOCCACE. 115

c'étoit à moi-même, & tu le frotteras de la bonne manière. Tu sens combien le tour sera plaisant.

Hannequin se lève & va au jardin armé d'un bâton de coteret. *Egano*, qui s'impatientoit de l'attendre, charmé de le voir arriver, se lève comme pour le recevoir avec amitié. Femme perfide, s'écrie *Hannequin* en s'approchant, je n'autois jamais cru que vous eussiez poussé si loin l'ingratitude envers votre honnête homme de Mari. Vous êtes-vous figurée que je serois assez lâche pour lui manquer moi-même à ce point-là ? désabusez-vous, mon intention n'étoit que de vous éprouver. Après ces mots, il lève le bâton & lui en applique un bon coup sur les épaules. *Egano*, le cœur plein de joie de l'honnêteté de son Intendant, lui pardonna volontiers de l'avoir frappé ; mais :

comme il ne vouloit point s'exposer à un second coup, il prit la fuite sans mot dire. *Hannequin* le poursuit en le frappant & en lui criant, puisse le Ciel te punir de ta lâcheté ! crains que je n'en instruisse mon Maître. Si je ne l'en informe point, ce ne sera pas par égard pour toi, qui n'en mérites aucun, mais pour lui épargner un tel chagrin.

Egano, de retour dans sa chambre, fut questionné par la Femme pour savoir si *Hannequin* s'étoit trouvé au prétendu rendez-vous. Plût-à-Dieu, dit-il, qu'il n'y fût point venu ; car, croyant avoir affaire à toi, il n'est point d'injures qu'il ne m'ait dites, & m'a sanglé tant de coups de bâton, que j'en ai les épaules brisées. J'étois bien étonné que ce brave jeune-homme t'eût fait de pareilles propositions dans le dessein de me manquer ! J'imagine que, comme

Il te voit enjouée & libre avec tout le monde, il a voulu éprouver ta vertu; je souhaiterois pourtant qu'il s'en fût tenu aux reproches. Et moi aussi, répondit la Femme, & je dois bénir le Ciel de ce que j'ai évité les coups; je n'en aurois sans doute pas été quitte à si bon marché que vous. Mais, puisqu'il est si honnête & si fidèle, il est juste de le considérer & d'avoir des égards pour lui. Assûrément, reprit le Mari, & jamais homme ne l'a mieux mérité.

Depuis cette aventure, *Egano* crut avoir & la Femme la plus vertueuse & l'Intendant le plus affectionné qu'il fût possible de trouver. *Blatrix* & son Amoureux rirent plus d'une fois de cette scène singulière. L'aveugle prévention du Mari les mit dans le cas de se voir en toute liberté. Et ils

116 CONTES DE BOCACE:

en profitèrent pour multiplier leurs jouissances tout le tems qu'*Hannequin* demeura à Florence, d'où il ne partit que pour aller à Jérusalem (a).

(a) *La Fontaine* s'est également approprié le sujet de cette Nouvelle, & en a fait un de ses plus jolis Contes. S'il s'est écarté de l'original en quelques endroits, c'est en faveur de la précision, qualité nécessaire à toute espèce de récit, qui devient languissant lorsqu'il ne court pas au dénouement, à l'exemple des récits d'*Homère*, qui, comme l'a dit *Horace*, *semper ad eventum festinat.*



J. 7.

N. 8^e



H. Gravelet inv.

Vidal dir.



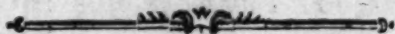
NOUVELLE VIII.

La Femme justifiée.

LA COMPAGNIE trouva que Madame *Béatrix* avoit été trop maligne & avoir poussé trop loin la plaisanterie à l'égard de son Mari. On trouva également qu'*Hannequin* dut avoir une fière peur lorsque la Dame, le tenant par la main, disoit à son Mari qu'il avoit voulu la séduire. Pour mettre fin à ces propos, le Roi se tourna vers Madame *Néiphile* & lui commanda de raconter sa Nouvelle. Cette Dame se mit à sourire, & débuta en ces termes.

Ce ne seroit pas une petite tâche que j'aurois à remplir, MES AIMABLES COMPAGNES, si j'étois obligée de vous

raconter une Nouvelle aussi agréable que celles dont on a fait aujourd'hui le récit. Tout ce que je puis, est de m'en tirer le moins mal qu'il me sera possible.



IL Y EUT autrefois à Florence un très-riche Négociant, nommé *Henriet Berlinguier*, entiché, comme c'est assez l'ordinaire des gens de sa profession, de la manie de s'ennoblir (a) par le mariage. Il épousa, dans cette vue, une Femme de condition, nommée *Madame Simone*, qui n'étoit pas du tout son fait. Comme son commerce l'obligeoit à faire de tems-en-tems des absences, sa Femme, qui n'aimoit pas à chômer, devint amoureuse d'un jeune-homme,

(a) Sans doute qu'alors à Florence les Femmes communiquoient leur noblesse à leurs Maris.

nommé *Robert*, qui lui avoit fait sa cour, avant qu'elle ne se mariât. Elle agit avec si peu de précaution, que son intrigue parvint à la connoissance de son Mari, soit sur le rapport des voisins, soit d'après ses propres observations. Dès ce moment, il devint le plus jaloux de tous les hommes. Il ne s'absentoit plus, sortoit rarement de la maison & négligeoit presque toutes ses affaires pour ne s'occuper que du soin de garder sa Femme ; bref il portoit la vigilance si loin, qu'il ne se mettoit jamais au lit qu'elle ne fût couchée & endormie. Dieu sait si Madame *Simone* devoit enrager d'une pareille contrainte qui la mettoit dans l'impossibilité de voir son Amant. Elle ne put cependant se déterminer à l'oublier. Plus elle se trouvoit gênée, plus elle desiroit de le recevoir. Elle en cher-

choit continuellement les moyens, & après y avoir bien rêvé, elle crut en avoir trouvé un infaillible. Le voici. La fenêtre de sa chambre donnoit sur la rue. Elle avoit remarqué que son Mari s'endormoit difficilement, mais, qu'une fois endormi, son sommeil étoit profond. D'après cette observation, elle pensa qu'elle pourroit quelquefois, vers minuit, aller ouvrir la porte à *Robert*, & passer quelques heureux momens avec lui, sans qu'on s'en doutât. Il ne s'agissoit que de trouver un expédient pour être avertie de son arrivée, afin de ne pas le faire attendre à la porte, où il pouvoit être apperçu. L'amour, qui rend l'esprit inventif, lui en fournit un bien singulier. Elle imagina de pendre un fil à la fenêtre, qui, en passant le long du plancher, pour le soustraire à la vue de son Mari, aboutiroit à son

DE BOCCACE. 121

lit. Elle en prévint son Amant, & lui fit dire qu'elle l'attacheroit tous les soirs, en se couchant, au gros doigt d'un de ses pieds, & qu'il n'auroit qu'à le tirer pour l'avertir qu'il étoit à la porte. Il fut convenu que, si le Jaloux étoit endormi, elle lâcheroit le bout du fil & qu'elle iroit aussi-tôt lui ouvrir la porte; & que, s'il ne l'étoit pas, elle le retireroit un peu vers elle, pour qu'il n'eût pas la peine d'attendre inutilement.

L'invention parut fort bonne à *Robert*, qui alloit régulièrement toutes les nuits, à l'heure convenue, sous la fenêtre de sa Maîtresse. Par ce moyen, il avoit quelquefois le plaisir de la voir, & quelquefois la douleur de s'en retourner comme il étoit venu. Ce manège duroit depuis plusieurs mois, lorsqu'une nuit le Mari rencontra par hasard le fil, en promenant ses pieds dans le lit,

il y porta la main , & le trouvant attaché à l'orteil de sa Femme , il ne douta point qu'il n'y eût du mystère. Il en fut entièrement convaincu , quand il vit que ce fil aboutissoit à la fenêtre & descendoit dans la rue. Pour être mieux éclairci , il crut devoir ne rien précipiter. C'est pourquoi il le détacha tout doucement du pied de sa Femme & le mit au sien pour voir ce qui arriveroit. A peine l'y eut-il attaché que *Robert* , arrivé au rendez-vous , se mit à le tirer. Le Mari le sentit , mais soit qu'il ne fût pas bien noué , soit que le Galant eût tiré trop fort , il coula dans les mains de celui-ci , qui jugea par ce signe qu'il devoit attendre. Le Mari , transporté par son humeur jalouse , s'habille à la hâte , s'arme de son épée , & descend incontinent à la rue , dans le dessein d'égorger tout ce qu'il

rencontreroit. *Robert*, voyant qu'on ouvroit la porte avec bruit, & sans aucune précaution, soupçonne que ce pouvoit être le Mari, & recula quelques pas. Il n'en doura plus, lorsqu'il l'entendit, & prit aussi-tôt la fuite. *Henriet*, qui ne manquoit pas de courage, quoique de race roturière, courut après lui l'épée à la main. *Robert*, se voyant toujours poursuivi, tire la sienne & se met en garde; ils se battent & se chamaillent long-tems sans se faire aucun mal.

Madame *Simone*, qui s'étoit éveillée au bruit qu'avoit fait son Mari en ouvrant la porte de la chambre, trouvant le fil coupé, comprit que son intrigue étoit découverte, & jugea que son Mari avoit couru après son Amant. Ne sachant trop comment se tirer d'un si mauvais pas, elle se lève en diligence,

&, prévoyant ce qui devoit arriver, elle imagine tout-à-coup un moyen pour se disculper. Elle appelle sa Servante, qui étoit dans sa confidence, & qui lui rendoit tous les services qui dépendoient d'elle : elle fait si bien, par ses prières & ses sollicitations, qu'elle l'engage à se mettre à sa place, dans son lit, & à souffrir patiemment, sans se faire connoître, les coups que son Mari pourroit lui donner ; avec promesse de l'en récompenser si bien, qu'elle auroit de quoi vivre sans travailler. Cela fait, elle éteignit la lampe que le Mari, par jalousie, gardoit allumée toute la nuit, & alla se cacher en attendant le dénouement de la Comédie.

Les voisins, éveillés par le bruit que faisoient, dans la rue, *Henriet & Robert*, se mirent aux fenêtres & leur dirent des injures. L'un & l'autre, craignant

d'être reconnus, se séparèrent fort fatigués, sans s'être fait la moindre blessure. Le Mari, furieux de n'avoir pu, ni tuer, ni reconnoître son Adversaire, n'eut pas plutôt mis le pied dans sa chambre, qu'il crie comme un enragé : où est-tu, scélérate ? tu as eu beau éteindre la lumière, tu n'échapperas pas à mon juste courroux. Il s'approche du lit &, croyant se jeter sur la coupable, il assomme de coups la pauvre Servante, lui meurtrit les épaules, la tête, le visage, & finit par lui couper les cheveux, lui disant des injures que l'honnêteté ne me permet pas de répéter. Cette misérable Fille pleuroit de tout son cœur, &, quoique la douleur lui arrachât de tems-en-tems cette exclamation : *hélas ! je n'en puis plus*, sa voix étoit si entremêlée de sanglots & le Jaloux si transporté, qu'il ne reconnut

point son erreur. Enfin, las de la battre & de l'injurier : infâme, lui dit-il, en se retirant, ne pense pas qu'après une action de cette nature, je te garde davantage chez moi. Je vais tout conter à tes Frères & les prier de te venir prendre. Ils feront de toi ce qu'ils jugeront à propos. Pour moi, j'y renonce pour la vie.

Il ne fut pas plutôt sorti, que Madame *Simone*, qui avoit tout entendu, rallume la lampe, & trouve la Servante dans l'état le plus déplorable. Elle la consola de son mieux, la reconduisit dans sa chambre, où elle lui donna tout ce qui étoit capable de la soulager, en attendant qu'elle pût la faire traiter en cachette par les Médecins, & elle la récompensa si grassement, qu'elle se fût laissée battre encore une fois au même prix. Après avoir donné les soins

nécessaires à cette pauvre Créature, elle retourne dans sa chambre, refait son lit à la hâte, s'habille fort proprement, va s'asseoir au haut de l'escalier, & là se met à coudre avec autant de tranquillité, que s'il ne se fût rien passé.

Cependant *Henriet* arrive à la maison des Frères de sa Femme. Il heurte avec force ; on lui ouvre, &, à sa voix, les trois Frères & leur Mère se lèvent, & lui demandent le sujet de son arrivée à une heure si indue. Il leur conte l'aventure d'un bout à l'autre ; &, pour leur faire voir qu'il ne disoit rien que de vrai, il leur montre les cheveux qu'il croyoit avoir coupés à sa Femme, les priant de l'aller prendre, & leur déclarant qu'il ne vouloit plus vivre avec elle. Les Frères, outrés de ce qu'ils venoient d'entendre qu'ils ne croyoient que trop véritable, font allumer des

torches & se mettent en chemin pour aller trouver leur Sœur, dans la ferme résolution de lui faire un mauvais parti. Leur Mère, qui pleuroit à chaudes larmes, voulut les suivre, priant tantôt l'un tantôt l'autre d'examiner la chose par eux-mêmes, faisant entendre que la jalousie d'*Henriet* pouvoit lui avoir grossi les objets. Qui sait s'il n'a pas maltraité sa Femme pour quelque autre sujet, & s'il ne voudroit pas se justifier aux dépens de son honneur ? Je connois les jaloux : tout leur paroît criminel, & les démarches les plus innocentes sont à leurs yeux autant d'infidélités. Je connois ma Fille mieux que personne, puisque c'est moi qui l'ai nourrie & élevée, elle est incapable de ce dont son Mari l'accuse, & vous ne devez point, mes Enfans, vous en rapporter à son seul témoignage. Désiez-vous
d'un

d'un Mari possédé du Démon de la jalousie, & ne condamnez votre Sœur qu'après avoir bien examiné toutes choses, vous verrez qu'il y a ici du plus ou du moins.

Aussi-tôt que Madame *Simone* entendit la troupe qui montoit, elle se mit à crier, qui est-ce ? Tu le sauras bientôt, répondit un de ses Frères d'un ton menaçant. Mon Dieu ! s'écria-t-elle, que veut donc dire ceci ? Bon soir, mes Frères, dit-elle ensuite en les voyant paroître. Seroit-il arrivé quelque malheur, pour venir ici à l'heure qu'il est ? Ses Frères, surpris de la trouver si tranquille & dans son état ordinaire, modèrent leur colère & l'interrogent sur les plaintes de son Mari, l'exhortant de leur dire vrai, si elle ne veut s'exposer à un mauvais traitement de leur part. Je ne fais en

vérité ce que vous voulez dire, leur répondit-elle avec un grand sang froid, & j'ai de la peine à croire que mon Mari se plaigne de moi. *Berlinguier*, qui croyoit lui avoir défiguré le visage à force de coups de poing, la regardoit dans l'attitude d'un homme ébahi & qui a perdu la raison. Il ne savoit que dire ni que penser, la voyant dans un état à lui persuader qu'il ne l'avoit seulement pas touchée. On voyoit, sur le visage de la Mère, un mélange de surprise, d'attention & de joie. Les trois Frères, non moins étonnés, lui ayant conté ce que son Mari leur avoit dit, sans oublier le fil, ni les coups dont il prétendoit l'avoir assommée : est-il possible, Monsieur, dit-elle, en se tournant vers son Mari, que vous trouviez du plaisir à vous forger des chimères pour me déshonorer en vous désho-

DE BOCCACE. 131

ignorant vous-même ? ou bien auriez-vous résolu de vous faire regarder comme un homme méchant & cruel, tandis que vous ne l'êtes pas ? à quelle heure, je vous prie, avez-vous paru depuis hier au matin, je ne dis pas devant moi, mais dans la maison ? quand est-ce que vous m'avez battue ? pour moi, je ne m'en souviens point. Comment, méchante Femme, dit alors le Mari, tu ne te souviens pas que nous nous sommes couchés ensemble hier au soir ? ne suis-je pas rentré après avoir poursuivi ton Galant ? ne t'ai-je pas assommée de coups au point de te faire crier miséricorde ? ne t'ai-je pas coupé les cheveux ? Mais vous rêvez, mon pauvre Mari. Vous n'avez rien fait de tout ce que vous dites là, &, sans recourir à cent preuves que je pourrois en donner, je vous prie &

prie tous ceux qui sont ici, d'examiner si je porte sur mon visage & sur mon corps la moindre marque des coups dont vous prétendez m'avoir rouée. Je ne crois pas que vous fussiez jamais assez hardi pour mettre les mains sur moi. Ce n'est pas ainsi qu'on en use avec les Femmes de ma qualité, & si vous eussiez eu l'audace de l'entreprendre, vous ne devez pas douter que je ne vous eusse dévisagé. Mais, pour achever de vous confondre, je veux bien vous prouver que vous ne m'avez point coupé les cheveux ; là-dessus elle ôte sa coëffe, & montre sa chevelure dans son entier.

La Mère & les Frères de Madame *Simone* tournèrent alors tout leur ressentiment sur *Henriet*. Que signifie tout ceci, lui dirent ils ? ce n'est pas ce que vous êtes venu nous conter. Vous voilà

DE BOCACE. 135

confondu presqu'en tout point ; il n'y a pas apparence que vous puissiez vous tirer guère mieux du reste. *Henriet* étoit si déconcerté de ce qu'il voyoit, que, plus il vouloit parler, & plus il s'embrouilloit : il ne savoit qu'opposer aux raisons de sa Femme. La Belle, profitant de son embarras, je vois bien, dit-elle à ses Frères, qu'il a voulu m'obliger à vous faire le détail de sa vie débauchée. Je suis très-persuadée qu'il a fait tout ce qu'il vous a dit ; mais voici comme je l'entends. Vous saurez que cet homme auquel vous m'avez mariée, pour mon malheur, qui se dit Marchand, qui veut passer pour tel, & qui, par-là même, devrait être plus modeste qu'un Religieux & plus décent qu'une jeune Fille ; vous saurez, dis-je, qu'il ne passe pas de jour sans s'enivrer ; qu'en sortant de la taverne, il court

chez les Filles de joie , tantôt chez l'une , tantôt chez l'autre , & me fait veiller jusqu'à minuit , & quelquefois jusqu'au matin , pour l'attendre , comme vous le voyez aujourd'hui. Je pense qu'étant ivre , il aura été coucher chez une de ses Maîtresses en titre , au pied de laquelle il aura trouvé le fil dont il vous a parlé ; qu'il aura poursuivi quelque rival ; que n'ayant pu l'immoler à sa jalousie , il sera retourné sur ses pas , & aura déchargé sa fureur sur la prostituée qu'il entretient , & à laquelle il a coupé les cheveux. J'imagine que , n'ayant pas encore achevé de cuver son vin , il a cru sans doute avoir fait tout cela chez lui & à sa Femme. Examinez sa figure , il vous sera aisé de voir qu'il est encore à demi-saoul. Mais quelque injuste qu'il se soit montré à mon égard , quelque chose qu'il ait pu vous dire de

moi, je vous prie de lui pardonner comme je lui pardonne, & de le traiter comme un homme qui n'a pas son bon sens. Le mépris est la punition qu'il mérite. Par la foi de Dieu, ma Fille ! s'écrie alors la Mère de Madame *Simone*, les yeux éteincelans de colère, des choses de cette nature peuvent-elles se pardonner ? on devroit éventrer ce malheureux, cet infâme, cet ingrat que nous avons tiré de la poussière, & qui ne méritoit pas une Femme telle que toi. S'il t'avoit surprise couchée avec un galant, qu'auroit-il donc fait de plus que ce qu'il avoit intention de te faire ? le Barbare ! tu n'es pas faite pour être victime de la mauvaise humeur & des vices d'un Marchand de poires cuites. Ces sortes de gens venus du Village en sabots, & vêtus comme des Ramoneurs, n'ont

pas plutôt gagné trois sols, qu'ils veulent s'allier aux plus illustres maisons. Ils font faire ensuite des armes, & on les entend parler de leurs ancêtres, comme s'ils avoient oublié d'où ils sortent. Si vos Frères m'en avoient voulu croire, ma Fille, vous auriez été mariée à un des enfans de la Famille des Comtes de *Gui*, & vous n'auriez jamais épousé ce faquin, qui, par reconnoissance pour les bontés qu'on a eues pour lui, va crier à minuit que vous êtes une Femme de mauvaise vie, tandis que je n'en connois pas de plus sage & de plus honnête dans la Ville. Mais, par la foi de Dieu ! si l'on vouloit m'en croire, on le traiteroit de manière à le mettre dans l'impossibilité de te manquer une seconde fois. Mes enfans, continua-t-elle, je vous le disois bien, que votre Sœur ne pouvoit être cou-

pable : vous avez entendu pourtant tout ce que ce petit Marchand en a dit. A votre place , je l'étoufferois sur l'heure , & je croirois faire une bonne œuvre ; elle seroit même déjà consommée , si le Ciel m'eût fait homme. Oui , tu as beau me regarder , ajouta-t-elle , en s'adressant à son Gendre ; je le ferois comme je le dis , si je n'étois pas femme.

Les Frères non moins irrités que leur Mère , mais moins violens , se contentèrent d'accabler *Berlinguier* d'injures & de menaces. Ils finirent par lui dire qu'ils lui pardonnoient pour cette fois , mais que s'il lui arrivoit jamais de dire du mal de sa Femme , & que cela parvînt à leur connoissance , ils lui feroient passer un mauvais quart-d'heure ; puis ils se retirèrent.

Henriet Berlinguier demeura tout stupéfait. Il avoit l'air d'un homme

138 CONTES DE BOCACE.

hébété, & ne savoit si tout ce qu'il avoit fait étoit véritable ou s'il l'avoit rêvé. Dès ce jour, il laissa toute liberté à sa Femme, sans s'inquiéter de sa conduite. Madame *Simone* fut assez prudente pour ne plus s'exposer à un pareil danger ; c'est-à-dire, qu'elle profita de la liberté que lui laissoit son Mari, pour recevoir son Amant & faire tout ce qu'il lui plairoit, de manière à ne plus donner prise contre elle.



J. 7.

N. 9.



H. Gravelot inv.

Vidal dir.



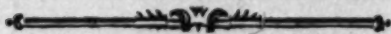
NOUVELLE IX.

Le Poirier enchanté.

LA NOUVELLE de Madame *Néophile* fit tant de plaisir aux DAMES, qu'elles ne pouvoient se lasser d'en parler & d'en rire, lorsque le Roi leur imposa silence, & commanda à *Pamphile* de conter la sienne. Quand tout le monde se fut tû, ce jeune Seigneur commença par ces mots.

Je ne crois pas, MES BELLES DAMES, qu'il y ait rien de si difficile, de si périlleux, qu'un Amant ou une Amante véritable n'entreprenne & ne vienne à bout d'exécuter. C'est une vérité dont

on a donné des preuves dans plusieurs des Histoires qu'on a racontées ici ; mais je veux vous la démontrer parfaitement dans la Nouvelle que vous allez entendre. Il y sera question d'une Dame qui eut plus de bonheur que de raison , plus de témérité que de présence d'esprit. Aussi n'est-ce point un exemple à suivre que je prétends vous donner : Le risque seroit trop grand , parce que la fortune n'est pas toujours favorable , ni tous les Hommes aussi simples que le fut le Mari de cette Dame.



NICOSTRATE étoit un Gentilhomme d'Argos, Ville très-ancienne de l'Achaïe, moins célèbre aujourd'hui par ses richesses, que par les Rois qu'elle eut autrefois. Ce Gentilhomme , parvenu à un

DE BOCCACE. 141

Âge déjà fort avancé, voulut prendre une Femme pour le soigner dans sa vieillesse, & il épousa *Lidie*, Demoiselle de condition, aussi entreprenante, qu'elle étoit aimable & jolie. Comme il étoit extrêmement riche, il faisoit une grande dépense. Sa passion dominante étoit la chasse, & il avoit force chiens, force oiseaux & un grand nombre de Domestiques. Un jeune-homme, nommé *Pirrus*, beau garçon, bien fait, de bonne mine & adroit à tout ce qu'il faisoit, étoit celui de tous qu'il aimoit le mieux & en qui il avoit le plus de confiance. Sa Femme en devint amoureuse, mais si passionnément, qu'elle n'étoit heureuse que lorsqu'elle le voyoit ou s'entretenoit avec lui. Soit que le jeune-homme ne s'en apperçût point, ou qu'il ne voulût point s'en appercevoir, il se conduisit avec elle comme

auparavant, c'est-à-dire, avec beaucoup d'indifférence. La Dame en fut affligée, &, ne pouvant plus contenir sa passion, elle résolut de la lui faire connoître. Elle se servit de sa Femme-de-chambre, nommée *Lusque*, pour qui elle avoit beaucoup d'amitié & de confiance. Ma Fille, lui dit-elle un jour, les bienfaits que tu as reçus de moi & l'attachement que tu m'as toujours témoigné, m'assurent de ton obéissance & de ta discrétion ; mais, sur toutes choses, garde-toi de jamais parler à qui que ce soit de ce que je vais te confier. Je suis jeune, bien portante, comme tu vois ; j'ai de la beauté, de la richesse, & je n'aurois rien à désirer, si mon Mari étoit de mon âge & de mon humeur. C'est te dire qu'il me satisfait peu sur l'article qui plaît le plus aux Dames, & je t'avoue que je ne suis

point assez ennemie de moi-même, pour ne pas chercher ailleurs ce que je ne trouve pas chez lui. On ne se marie que pour pouvoir goûter les plaisirs amoureux, & c'est précisément ceux dont je me vois privée. Afin de n'avoir donc rien à désirer, j'ai jeté les yeux sur *Pirrus*, pour qu'il remplace mon Mari à cet égard. C'est un garçon honnête & fort aimable, & je l'ai jugé plus digne de cette faveur que tout autre. Je ne te cacherai pas que j'en suis follement éprise, & que je pense à lui nuit & jour. On n'est pas maître de son cœur ; il possède le mien entier, & s'il ne satisfait bientôt mes desirs, je crois que j'en mourrai de chagrin. Ainsi, ma chère, si tu prends quelque intérêt à ma tranquillité & à ma vie, tu lui feras savoir, de la manière que tu jugeras la plus convenable,

les sentimens que j'éprouve pour lui, & tâche de l'engager à me venir trouver toutes les fois que tu l'en prieras de ma part.

La Femme-de-chambre promit ses bons offices à sa Maîtresse, & ne tarda pas à s'acquitter de la commission. Le jour même, elle trouva l'occasion de parler à *Pirrus* tête-à-tête, & elle lui fit connoître les dispositions de Madame *Lidie* le mieux qu'il lui fut possible. Le jeune homme, qui effectivement ne s'étoit point apperçu de la passion qu'il avoit inspirée, fut fort surpris de cette déclaration; craignant qu'elle ne fût un piège pour l'éprouver, il répondit brusquement : je ne puis me persuader que ce que vous venez de me dire soit vrai : Madame ne peut vous avoir chargée d'un pareil message; mais quand bien même vous m'auriez
parlé

parlé par son ordre , je croirois fermement qu'elle veut plaisanter. D'ailleurs son amour pour moi fut-il sincère , j'ai trop d'obligations à mon Maître , pour lui faire jamais une semblable injure ; ainsi , ne prenez plus la peine de m'en parler. *Lusque* lui répondit , sans être étonnée de la dureté de son refus : quelque peine que je puisse vous faire , mon cher *Pirrus* , je vous en parlerai toutes les fois que ma Maîtresse me l'ordonnera. Au reste , vous en ferez ce que vous jugerez à propos , mais j'avoue que je vous croyois plus d'esprit.

Madame *Lidie* , instruite de cette réponse , en eut un chagrin mortel. Elle auroit voulu être morte , tant sa passion pour *Pirrus* la gourmandoit. Elle craignoit de ne pouvoir venir à bout de la satisfaire. Cependant , quelques jours après , elle parla encore de

son amour à sa Femme-de-chambre. *Lusque*, lui dit-elle, tu fais bien qu'on n'abat pas un arbre du premier coup ; il faut que tu fasses une nouvelle tentative auprès de *Pirrus*, qui veut être fidèle à son Maître à mes dépens. Epie le moment favorable & peins-lui l'excès de mon amour & celui de ma douleur. Il n'est ni de mon intérêt ni du tien de lâcher prise ; car outre que tu courrois grand risque de perdre ta Maîtresse, *Pirrus* s'imaginant que nous avons voulu nous moquer de lui, nous en sauroit mauvais gré, & pourroit nous jouer quelque mauvais tour. Parle-lui donc, ma chère *Lusque*, & tâche de le convertir.

La Confidente consola sa Maîtresse, lui donna bonne espérance, & lui promit de s'y prendre de manière à vaincre toutes les difficultés. Elle ne

tarda pas à rencontrer *Pirrus*, & le trouvant de fort belle humeur, elle saisit cette occasion pour le prendre en particulier. Je vous parlai, il y a quelques jours, lui dit-elle, de la passion que vous avez allumée dans le cœur de Madame; je viens vous en donner de nouvelles assurances, & vous déclarer que si vous persistez dans votre ridicule indifférence, vous aurez à vous reprocher la perte de son repos, de sa santé, & peut être sa mort. Cessez donc, mon Ami, d'être insensible à sa douleur; je vous en conjure par l'attachement que j'ai pour ma Maîtresse & par celui que j'ai pour vous-même. Songez quel objet vous dédaignez. Quel gloire, quel honneur n'est-ce point pour vous d'être aimé d'une Dame de ce mérite & de ce rang! Réfléchissez-y, & vous ne tarderez pas

à changer de sentiment. En tout cas, vous seriez un grand nigaud, si vous ne profitiez point de l'occasion. Considérez que la fortune vous fait deux faveurs à-la-fois : en vous offrant celles de ma Maîtresse, elle vous assure les siennes. Oui, si vous répondez aux desirs de Madame, vous allez vous mettre pour toujours à l'abri de l'indigence. Représentez-vous tout ce qui peut satisfaire un cœur ambitieux : vous l'obtiendrez par son canal. Armes, chevaux, habits, bijoux, argent, rien ne vous manquera. Pensez bien à ce que je vous dis ; faites sur-tout attention que la fortune abandonne pour long-tems, & quelquefois pour jamais, ceux qui refusent les faveurs qu'elle leur offre. Elle se présente aujourd'hui à vous les mains ouvertes ; ne retirez pas les vôtres, si vous ne voulez l'avoir

pour ennemie, & vous trouver ensuite dans la misère, sans pouvoir vous plaindre que de vous-même. Vous me faites rire en vérité quand je songe à vos scrupules. Est-ce nous autres Domestiques qui devons nous piquer d'une délicatesse que nos Maîtres n'ont pas ? celle que vous affichez en cette occasion seroit tout au plus de mise avec vos parens, vos amis & vos pareils : elle est très-déplacée à l'égard de vos Maîtres. Nous ne devons les traiter que comme ils nous traitent. Pensez-vous que si vous aviez une femme, une fille ou une sœur qui fût jolie & du goût de *Nicostrate*, il se fit le moindre scrupule de la suborner ? Vous seriez bien simple de le penser ; croyez, au contraire, que s'il n'en pouvoit venir à bout par les prières, les présens, les promesses & par toutes les voies de la persuasion,

il ne se feroit aucune difficulté d'employer les voies de fait & de force. Ici, le cas est tout différent & tout à votre avantage. Non-seulement vous n'avez point cherché à séduire Madame, mais c'est elle qui vous prévient, qui va au-devant de vous ; non-seulement vous ne lui manquerez pas, mais vous lui rendrez le repos, vous lui conserverez la vie ; car telle est sa passion pour vous, qu'elle risque d'en mourir, si vous n'y apportez bientôt remède. Ne la rebutez donc pas, mon cher *Pirrus* ; ce seroit refuser de faire une bonne œuvre & rejeter votre propre bonheur.

Pirrus, qui avoit déjà fait plusieurs réflexions sur la première ouverture de *Lusque* & qui avoit pris son parti d'avance, dans le cas qu'elle revînt à la charge, répondit qu'il étoit tout disposé

à faire ce qu'elle desiroit , pourvu qu'on pût le convaincre que Madame *Lidie* agissoit de bonne foi. Je ne doute pas, ajouta-t-il, ma chère *Lusque*, de votre véracité; mais, d'après la connoissance que j'ai du caractère de *Nicostrate*, je crains qu'il n'ait engagé sa Femme à feindre de l'amour pour moi, afin d'avoir occasion d'éprouver ma fidélité. Vous savez qu'il m'a confié le soin de presque toutes ses affaires; vous savez aussi qu'il est d'un naturel soupçonneux: or ne peut-il pas se faire qu'il ait concerté tout cela avec Madame? je n'en suis pas certain; mais il est un moyen de m'en éclaircir, & je me livre aveuglément à votre Maîtresse, si elle veut l'employer. Le voici: qu'elle tue l'épervier de son Mari en sa présence, qu'elle lui arrache & me donne une touffe de poil de sa barbe & une

de ses meilleures dents ; dès qu'elle aura exécuté ces trois choses, je m'abandonne à elle sans la moindre défiance.

Ces conditions parurent difficiles à *Lusque* & plus encore à Madame *Lidie*. Toutefois l'amour fécond en ressources & en expédiens lui donna le courage d'entreprendre ces trois choses. Elle fit donc dire à *Pirrus* qu'elle rempliroit les trois conditions ; ajoutant que puisqu'il croyoit son Maître si sage & si soupçonneux, elle vouloit le faire cocu à ses propres yeux & lui faire accroire ensuite que ce qu'il auroit vu, étoit faux.

Pirrus attendit impatiemment l'exécution de la promesse de Madame *Lidie*. Il étoit fort curieux de voir comment elle s'y prendroit pour venir à bout de ces quatre choses. Elle ne tarda pas long-tems à le satisfaire.

Un jour que *Nicostrate* avoit regalé

plusieurs Gentilshommes de ses amis, *Lidie*, magnifiquement parée, après qu'on eut desservi, entra dans la salle où l'on avoit dîné, alla prendre dans un réduit contigu l'épervier que son Mari aimoit tant, & lui tordit le cou, en présence de *Pirrus* & de toute la compagnie. Qu'avez-vous fait, ma Femme, s'écrie aussi-tôt *Nicostrate*? Elle ne lui répond rien, mais se tournant vers les Gentilshommes, Messieurs, leur dit-elle, je me vengerois d'un Roi qui m'auroit offensée : pourquoi donc aurois-je craint de me venger d'un épervier? cet oiseau m'a fait plus de mal, que vous ne sauriez vous l'imaginer : il m'a souvent, & très-souvent, dérobé la présence de mon Mari. Presque chaque jour, avant le lever du Soleil, Monsieur s'en va à la chasse avec son épervier, & me laisse au lit

toute seule. Il y a long-tems que je me proposois d'immoler cette victime à l'amour conjugal, mais j'ai cru devoir attendre une occasion pareille à celle-ci : je voulois avoir des témoins qui pussent juger si c'est à tort que j'ai sacrifié cet oiseau à mon juste ressentiment. Les Amis de *Nicostrate*, persuadés que la Dame ne s'étoit effectivement portée à cette action, que par un pur attachement pour son Mari, se mirent à rire, &, se tournant vers leur Ami, qui paroissoit de fort mauvaise humeur : préférer un oiseau à Madame, lui dirent-ils, y songez-vous bien ? vous devez lui tenir compte de sa modération ; elle a fort bien fait de se défaire d'un pareil rival. Quand la Dame fut rentrée dans sa chambre, ils poussèrent la plaisanterie encore plus loin, & *Nicostrate*, revenu insensiblement de son chagrin, rit tout

comme les autres d'une vengeance si singulière. *Pirrus*, qui avoit été témoin de la scène, eut beaucoup de joie d'un commencement qui lui donnoit de si belles espérances. Dieu veuille, dit-il en lui-même, que ceci continue sur le même ton!

Quelques jours après, la Femme badi-
nant avec son Mari, qui étoit de belle
humeur, crut devoir profiter de la cir-
constance pour exécuter la seconde chose
demandée par *Pirrus*. Dans cette idée,
elle lui fit plusieurs petites caresses, le
prit par la barbe, & tout en solâtrant,
lui en arrache une touffe. Comme elle
y avoit employé un certain effort pour
ne pas manquer son coup, on juge bien
que le bon homme dut éprouver quel-
que douleur. Pensez-vous bien à ce que
vous faites, Madame, lui dit-il en se
fâchant sérieusement. Bon Dieu! Mon-

seigneur, que vous êtes désagréable, quand vous faites ainsi la mine, répondit-elle sans se déconcerter, & riant comme une folle ! faut-il se fâcher si fort pour cinq ou six poils que je vous ai arrachés ? si vous aviez senti ce que je sentoais tout-à-l'heure, quand vous me tiriez par les cheveux, vous ne vous montreriez pas si sensible dans ce moment. Poussant ainsi la raillerie de parole en parole, elle garda le floquet de barbe & l'envoya le même jour à *Pirrus*.

La troisième condition étoit plus difficile à exécuter ; cependant, comme rien n'est impossible aux personnes qui ont de l'esprit & de la passion, elle crut avoir trouvé moyen d'en venir à bout. *Nicostrate* avoit deux jeunes Pages, de noble famille, qu'on avoit mis auprès de lui pour les former de bonne heure dans l'art des courtisans ; l'un lui servoit

à boire, l'autre étoit son Ecuyer de table. La Dame leur fit accroire que leur bouche sentoit mauvais, & leur commanda de tenir la tête en arrière le plus qu'ils pourroient, quand ils serviroient leur Maître, les exhortant toutefois de n'en rien dire à personne. Les Pages n'ayant pas manqué de faire ce qui leur avoit été ordonné, la Belle dit quelques jours après à son Mari: ne vous êtes-vous point apperçu, Monsieur, de la mine que font vos Pages, lorsqu'ils vous servent? Oui, répondit-il, & j'ai été plusieurs fois tenté de leur en demander la raison. Donnez-vous en bien de garde, continua-t-elle, je vais vous l'apprendre. Il y a déjà quelque tems que je m'en suis apperçue, mais, de peur de vous faire de la peine, je n'ai pas voulu vous en parler. A présent que les autres commencent à

s'en appercevoir, il est bon de vous en avertir. Vous saurez donc que votre bouche sent extrêmement mauvais : je ne sais d'où cela provient, mais je vous avoue que c'est fort désagréable, surtout pour quelqu'un qui, comme vous, vit dans la meilleure compagnie. Il faudroit voir s'il n'y auroit pas moyen de faire passer cette mauvaise odeur. Elle vient peut-être de quelque dent gâtée, dit *Nicostrate*. Cela est très-possible, répliqua la Dame, mais il est aisé de s'en convaincre ; &, dans ce dessein, elle le conduit près de la fenêtre & lui ayant fait ouvrir la bouche : ciel quelle infection, s'écria-t-elle ! vous avez une dent non-seulement gâtée, mais pourrie ; je m'étonne que vous l'ayez pu souffrir si long-tems. Si vous ne la faites promptement arracher, soyez sûr qu'elle gâtera les autres.

Cela n'est pas douteux, dit *Nicostrate* ; je vais envoyer quérir sur-le-champ un Chirurgien. Il n'en faut point, reprit la Dame ; je l'arracherai bien moi-même sans beaucoup de peine. Ces gens-là sont des bourreaux qui vous feroient trop souffrir, & je ne pourrois vous voir entre leurs mains sans souffrir moi-même. Laissez-moi essayer ; si vous trouvez que je vous fasse trop de mal, je quitterai la besogne, complaisance que n'auroit point un Arracheur de dents. Il ne s'agit que de se procurer de petites pinces. Elle en demanda. Quand on les lui eut apportées, elle fit sortir tout le monde de l'appartement, excepté *Lusque*, à qui elle commanda de fermer la porte de la chambre. Pour faire l'opération d'une manière plus commode, elle fit coucher son Mari sur un banc, & dit à sa Femme :

de-chambre de le tenir au travers du corps, pour qu'il ne pût remuer. Puis lui ayant fait ouvrir la bouche, elle accroche le davier à une de ses plus belles dents, & la lui arrache avec des efforts violens qui lui faisoient pousser des cris de douleur. Le pauvre homme, étourdi du mal qu'il avoit souffert, porta d'abord la main sur sa joue & donna le tems à sa Femme de cacher la dent qu'elle venoit de lui arracher, & d'en présenter une autre toute pourrie, dont elle avoit eu la précaution de se munir. Voyez, lui dit-elle, ce que vous avez si long-tems gardé dans votre bouche. Il est sûr que cette dent vous eût gâté toutes les autres, si vous ne l'aviez fait arracher. La vue d'une dent si vilaine consola le patient de la douleur qu'il avoit soufferte & qu'il ressentait encore. Après avoir craché
beaucoup

beaucoup de sang & avoir pris quelque élixir confortatif, il sortit de la chambre & alla se jeter sur son lit. Sa Femme, sans perdre de tems, envoya la dent à *Pirrus*. Celui-ci, ne pouvant plus douter des sentimens de sa Maîtresse, lui fit dire qu'il étoit prêt à faire tout ce qu'elle desiroit.

La Belle, qui brûloit de lui donner de plus fortes preuves de son amour, & à qui les momens paroissoient des années, n'avoit plus qu'à trouver le moyen de satisfaire sa passion en présence de son Mari. Elle feignit pour cet effet d'être indisposée. Sa Femme-de-chambre instruisit *Pirrus* du personnage qu'il devoit jouer. Il alla voir Madame à l'heure de l'après-dînée où le Mari devoit se rendre auprès d'elle. A peine y furent-ils arrivés l'un & l'autre, qu'elle témoigna une grande

envie de prendre l'air du jardin , & les pria tous deux de vouloir l'y conduire. *Nicostrate* la prit d'un côté , *Pirrus* de l'autre , & ils la menèrent ainsi au pied d'un beau poirier , où ils s'affirent tous trois sur un tapis de verdure. Quelques momens après , il prit fantaisie à la Belle de manger des poires. Elle prie *Pirrus* de monter sur l'arbre pour lui en cueillir des plus mûres. Le Galant obéit , & n'est pas plutôt monté sur le poirier que , feignant de voir son Maître caresser sa Femme , il s'écrie : eh ! quoi , Monsieur , en ma présence ? mais vous n'y pensez pas ; & vous , Madame , n'avez vous point de honte de vous prêter à un pareil jeu ? Certes , vous avez été bientôt guérie. Mais , finissez donc ; ce sont des choses qu'on ne doit pas faire devant témoins ? les nuits ne sont-elles pas assez longues ?

faut-il venir au jardin pour une semblable besogne ? n'avez-vous pas assez de chambres, assez de lits plus commodes ? Que veut-il dire, dit la Femme à son Mari ? a-t-il perdu l'esprit ? — Non, Madame, je ne suis point fou, je vois fort bien ce que je vois. — Tu rêves assurément, lui dit *Nicoftrate*, qui rioit de son idée. — Je ne rêve point du tout, Monsieur, & il me paroît que vous ne rêvez pas non plus. Mais si vous n'avez point d'égards pour moi, vous devriez au moins en avoir pour vous-même & vous éloigner un peu plus, si tant est que vous desiriez vaquer à un tel exercice. Peste, comme vous vous remuez ! je ne vous aurois jamais soupçonné une si grande vivacité. Si j'agitois aussi fort le poirier, je doute qu'il y restât une seule poire. — Que peut donc être ceci, dit alors la

Dame ? seroit-il possible qu'il lui parle que nous faisons ce qu'il dit ? en vérité, si je me portois mieux, je monteroïis sur l'arbre, pour voir ce qu'il croit voir lui-même. — Soyez sûre, Madame, ajouta *Pirrus*, que je n'ai point la berlue, & que ce que je vois n'est point une illusion. — Eh-bien ! descens, dit le Mari ; descens, te dis-je, & tu verras ce qui en est. J'avoue, dit *Pirrus*, quand il fut descendu, que vous ne vous caressez point à présent ; mais il n'est pas moins vrai que vous le faisiez tout-à-l'heure, & que je vous ai vu, comme je descendois, vous séparer de Madame, & vous mettre à l'endroit où vous êtes maintenant assis. Mais tu rêves, mon pauvre ami, dit *Nicostrate* : depuis que tu es monté sur le poirier, je n'ai pas bougé du lieu où je suis. Si cela est, reprit *Pirrus*,

il faut que ce poirier soit enchanté ; car je vous jure que j'ai vu, mais bien vu, ce que je viens de vous dire. *Nicoftrate*, étonné de plus en plus, & persuadé de la vérité du récit de son Intendant, par l'air sérieux dont il l'avoit accompagné, voulut voir par lui-même si le poirier étoit réellement enchanté, & l'effet que cet enchantement produiroit à son égard. Je vais y monter, dit-il. Il y monte en effet, mais à peine est-il sur les branches, que *Pirrus* & la Dame commencèrent leur jeu. — Que faites-vous donc, Madame ! & toi, *Pirrus*, est-ce ainsi que tu respectes ton Maître ? Les Amans eurent beau lui répondre qu'ils étoient assis, il se hâta de descendre, en les voyant ainsi se trémousser ; mais il ne descendit pas si vite, qu'ils n'eussent eu le tems d'achever à-peu-près la besogne & de reprendre

leur place. Quoi ! Madame, me faire cet affront à mes yeux ! & toi, maraut... Oh ! pour le coup, dit *Pirrus* en l'interrompant, j'avoue que vous avez été sages l'un & l'autre, pendant que j'étois sur le poirier, & que ce que je croyois voir n'étoit qu'un enchantement. Ce qui achève de me le persuader, c'est que Monsieur a cru voir lui-même ce qui n'étoit pas.—Tu as beau vouloir t'excuser, reprit le Mari, ce que j'ai vu ne sauroit être l'effet d'un enchantement.—Vous êtes en vérité, aussi fou que *Pirrus*, dit la Dame : si je vous croyois capable d'avoir réellement de pareilles idées sur mon compte, je me fâcherois tout de bon. Quoi ! Monsieur, dit *Pirrus*, vous feriez cet outrage à Madame, qui est l'honnêteté, la vertu même ! quant à moi, je ne chercherai point à m'excuser : Dieu m'est témoin que je

DE BOCACE. 167

souffrirois plutôt mille morts , avant qu'une pareille chose m'entrât jamais dans l'esprit , à plus forte raison avant de l'exécuter en votre présence. Je vois à présent , clair comme le jour , que la faute en est au poirier. Il a fallu que vous y soyez monté vous-même , & que vous ayez cru voir ce qui vous met de si mauvaise humeur , pour me faire revenir sur votre compte & sur celui de Madame. J'aurois juré vous avoir vu l'un & l'autre dans la posture la plus indécente. — Est-il possible , dit ensuite la Dame en se levant & faisant un peu la fâchée , pour mieux dissuader son bon homme de Mari , est-il bien possible que , me connoissant depuis si longtemps , vous ayez pu me croire capable de m'oublier à ce point ! Me jugez-vous donc assez dépourvue de raison pour oser vous faire cocu en votre présence ?

soyez persuadé que , si j'en avois la moindre envie , les occasions ne me manqueroient pas , sans que vous en fussiez jamais rien.

Nicostrate se rendit à ces raisons. Il ne pouvoit effectivement se persuader que sa Femme & son Intendant eussent osé se porter à un tel excès d'insolence. Il leur fit des excuses , & se mit ensuite à discourir de la singularité de l'aventure & des effets de la vue qui n'étoient pas les mêmes , quand on se trouvoit placé sur le poirier. Mais la Dame , qui feignoit toujours d'être fâchée de la mauvaise opinion que son Mari avoit eue de sa fidélité ; puisque ce maudit poirier , dit-elle , fait voir de si vilaines choses , je ne veux pas qu'il me nuise davantage , ni à aucune autre Femme. Puis , s'adressant à *Pirrus* , va chercher une coignée & jette-le à bas pour le

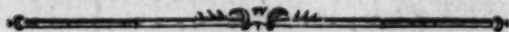
brûler; quoiqu'il seroit beaucoup mieux d'en donner sur la tête de mon Mari, pour lui apprendre à mieux penser de la fidélité de sa Femme & de la tienne. Oui, Monsieur, continua-t-elle, vous mériteriez d'être châtié, pour l'injustice que vous m'avez faite. Je ne reviens point de votre aveuglement. Quand il s'agit de mal penser de votre Femme, vous ne devez pas en croire vos yeux.

Pirrus, ayant pris une hache, abattit incontinent le poirier. Alors la Belle, se tournant vers *Nicostrate*, puisque je vois à terre, lui dit-elle, l'ennemi de ma vertu, je perds toute espèce de ressentiment. Je vous pardonne, ajouta-t-elle avec douceur, & vous recommande, sur toutes choses, d'avoir désormais une meilleure opinion de votre Femme, qui vous aime mille fois plus que vous ne méritez. Le Mari s'estima

170 CONTES DE BOCACE.

trop heureux de ce que sa Femme voulut bien oublier l'outrage qu'il lui avoit fait. Il fit des excuses à *Pirrus* d'avoir soupçonné sa bonne foi, & tous les trois satisfaits, ils rentrèrent dans le palais.

C'est ainsi que ce bon Mari fut maltraité, trahi & plaisanté par sa Femme. Dès ce jour, elle vécut familièrement avec *Pirrus*, qui lui fit souvent goûter les plaisirs de l'amour, avec plus d'agrément & de liberté, qu'ils n'en avoient eu sous le poirier.



N O T E.

DANS le Conte, intitulé: *La Gageure des trois Commères*, la Fontaine a mis en œuvre le tour de la Femme d'*Henriet Berlinguier*, qui fait le sujet de la VIII^e Nouvelle, & l'Histoire du Poirier enchanté qui fait partie de la Nouvelle qu'on vient de lire. Ce Poëte est toujours créateur,

DE BOCACE. 171

lorsqu'il imite, comme on peut en juger par la manière dont il raconte cette dernière aventure.

L'AUTRE, de qui le Mari croyoit tout,
Avecque lui, sous un poirier assise,
De son dessein vint aisément à bout.
En peu de mots j'en va conter la guise.
Leur grand Valet près d'eux étoit debout,
Garçon bien fait, beau parleur & de mise,
Et qui faisoit les Servantes trotter.
La Dame dit : je voudrois bien goûter
De ce fruit-là : *Guillot*, monte & secoue
Notre poirier. *Guillot* monte à l'instant.
Grimpé qu'il est, le drôle fait semblant
Qu'il lui paroît que le Mari se joue
Avec sa Femme : aussi-tôt le Valet
Frottant ses yeux, comme étonné du fait,
Vraiment, Monsieur, commence-t-il à dire,
Si vous vouliez Madame caresser,
Un peu plus loin vous pouviez aller rire,
Et, moi présent, du moins vous en passer.
Ceci me cause une surprise extrême :
Devant les gens prendre ainsi vos ébats !
Si d'un Valet vous ne faites nul cas,
Vous vous devez du respect à vous-même.
Quel taon vous point ? Attendez à tantôt ;
Ces privautés en seront plus friandes :

Tout aussi-bien pour le tems qu'il vous faut,
Les nuits d'Été sont encore assez grandes.
Pourquoi ce lieu ? Vous avez pour cela
Tant de bons lits, tant de chambres si belles.
La Dame dit : Que conte celui-là ?
Je crois qu'il rêve : Où prend-il ces nouvelles ?
Qu'entend ce fol avecque ces ébats ?
Descends, descends, mon ami, tu verras.
Guillot descend. Hé-bien ! lui dit son Maître,
Nous jouons-nous ?

Guillot.

Non pas pour le présent.

Le Mari.

Pour le présent !

Guillot.

Où, Monsieur, je veux être
Écorché vif, si tout incontinent
Vous ne baïsiez Madame sur l'herbette.

La Femme.

Mieux te faudroit laisser cette fornette,
Je te le dis : car elle sent les coups.

Le Mari.

Non, non, ma mie, il faut qu'avec les fous
Tout de ce pas par mon ordre on le mette.

DE BOCACE. 173

Guillot.

Est-ce être fou que de voir ce qu'on voit ?

La Femme.

Et quas-tu vu ?

Guillot.

J'ai vu, je le répète,
Vous & Monsieur, qui, dans ce même endroit,
Jouïez tous deux au doux jeu d'amourette ;
Si ce poirier n'est peut-être charmé ?

La Femme.

Voire, charmé ! Tu nous fais un beau conte.

Le Mari.

Je le veux voir vraiment ; faut que j'y monte.
Vous en saurez bientôt la vérité.
Le Maître à peine est sur l'arbre monté,
Que le Valet embrasse la Maîtresse.
L'époux, qui voit comme l'on se caresse,
Crie, & descend en grand hâte aussi-tôt.
Il se rompit le col, ou peu s'en faut,
Pour empêcher le reste de l'affaire :
Et toutefois, il ne peut-li bien faire,
Que son honneur ne reçut quelqu'échec.
Comment, di-il ! quoi ! même à mon aspect !

Devant mon nez ! A mes yeux ! Sainte Dame !
Que vous faut-il ? Qu'avez-vous ? dit la Femme.

Le Mari.

Oses-tu bien le demander encor ?

La Femme.

Et pourquoi non ?

Le Mari.

Pourquoi ! N'ai-je pas tort ?
De t'accuser de cette effronterie ?

La Femme.

Ah ! c'en est trop. Parlez mieux, je vous prie.

Le Mari.

Quoi ! ce coquin ne te careffoit pas ?

La Femme.

Moi ! Vous rêvez.

Le Mari.

D'où viendrait donc ce cas ?
Ai-je perdu la raison, ou la vue ?

La Femme.

Me croyez-vous de sens si dépourvue ?
Que devant vous je commisse un tel tour ?
Ne trouverois-je assez d'heures au jour
Pour m'égayer, si j'en avois envie ?

Le Mari.

Je ne-fais plus ce qu'il faut que j'y die.
Notre poirier m'abuse assurément.
Voyons encor. Dans le même moment
L'Epoux remonte & *Guillot* recommence.
Pour cette fois le Mari voit la danse
Sans se fâcher, & descend doucement.
Ne cherchez plus, leur dit-il, d'autres causes.
C'est ce poirier, il est ensorcelé.
Puisqu'il fait voir de si vilaines choses,
Reprit sa Femme, il faut qu'il soit brûlé.
Cours au logis, dit qu'on le vienne abattre :
Je ne veux plus que cet arbre maudit
Trompe les gens. Le Valet obéit.
Sur le pauvre arbre ils se mettent à quatre,
Se demandant l'un l'autre sourdement,
Quel si grand crime a ce poirier pu faire.
La Dame dit : abattez seulement ;
Quant au surplus, ce n'est pas votre affaire.





NOUVELLE X.

Le Revenant.

IL NE RESTOIT plus que le Roi qui n'eût pas raconté sa Nouvelle. Dès qu'il vit que la Compagnie étoit un peu consolée de la chute du poirier, qui ne l'avoit point méritée, il parla ainsi. Il est incontestable qu'un Roi, qui aime la justice, doit se conformer, comme les autres, aux loix qu'il a faites, si-non il n'est pas digne du nom de Roi, & ne mérite que le blâme de ses Sujets. C'est avec la plus sincère douleur que je me vois contraint de m'écarter moi-même de ce principe. Je ne voulois point user du privilège que vous m'avez accordé;

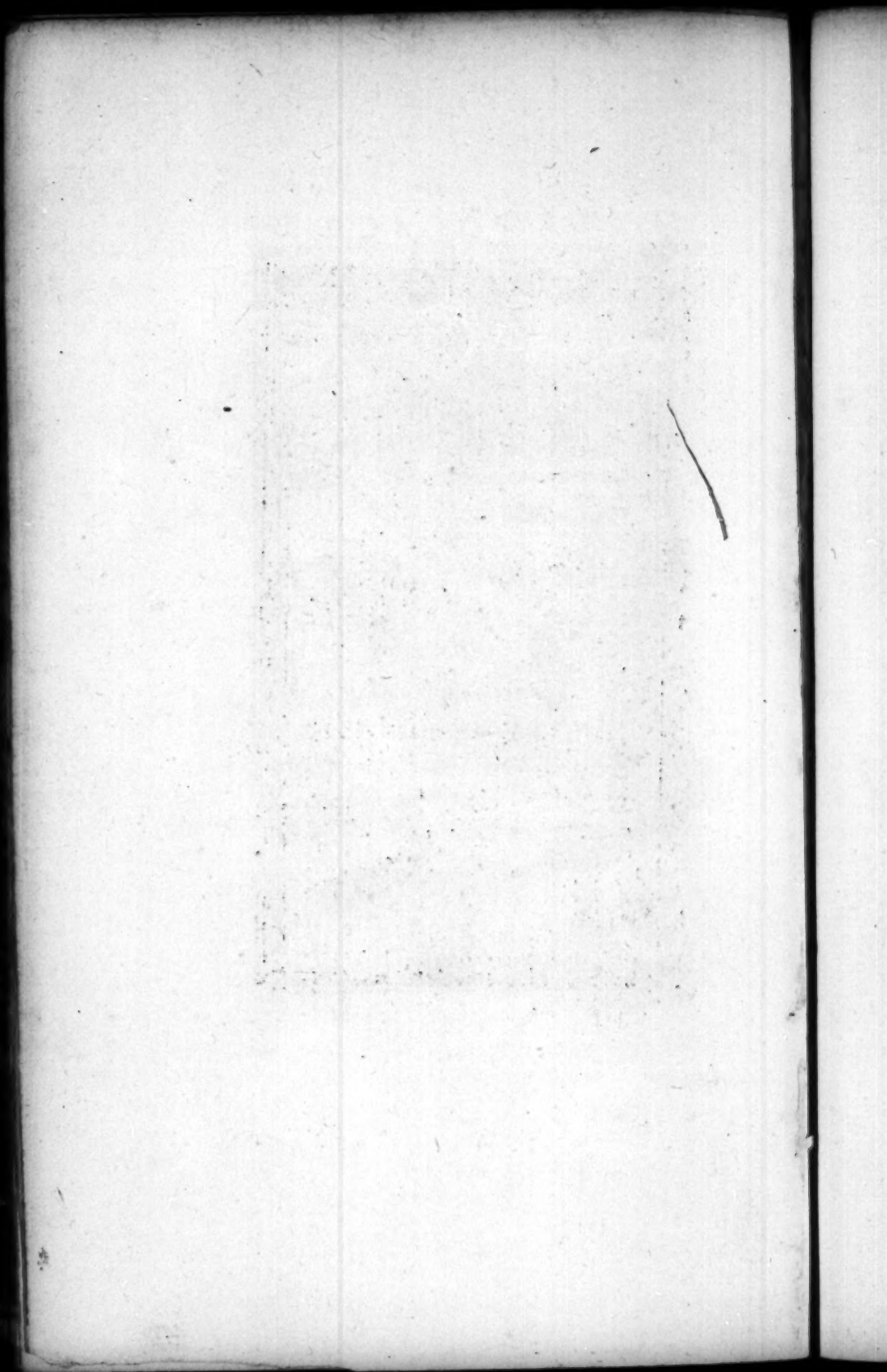
J. 7.

N. 10^e



H. Gravelot inv.

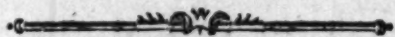
Vidal dir.



accordé ; j'étois, au contraire, dans la ferme résolution de me conformer au sujet que j'ai proscrit ; mais vous l'avez tellement épuisé, dans les Nouvelles que vous avez racontées, que vous m'avez enlevé tout ce que je me proposois de dire sur cette matière. Puisque donc je suis forcé d'enfreindre la loi que j'ai faite, & de recourir au privilège qui m'a été accordé, je dois être puni & me soumettre, MES BELLES DAMES, à la peine qu'il vous plaira de m'imposer.

Vous devez vous rappeler que, dans la Nouvelle que nous a racontée Madame *Elise*, il a été question d'un Compère & d'une Commère de la Ville de Sienne : eh-bien, ceci me fait souvenir d'une Histoire où il est également question de commérage & de Siennois. Je vais vous la raconter succinctement. Je me flatte qu'elle vous amusera, quoi-

qu'elle ne soit pas vraisemblable en tout point.



IL Y EUT autrefois dans la Ville de Sienne deux jeunes gens, liés d'une si étroite amitié, qu'ils étoient presque toujours ensemble : le nom de l'un étoit *Dingusse mini*, & celui de l'autre étoit *Meucio de Ture*. Ils demeuroient tous deux près de la porte Sabaye. Comme ils vivoient bourgeoisement, ils fréquentoient les Eglises & ne manquoient pas un Sermon. Ayant entendu prêcher plusieurs fois sur les plaisirs & les peines de l'autre vie, selon qu'on avoit bien ou mal mérité dans celle-ci, & ne pouvant s'en former une juste idée d'après les divers sentimens des Prédicateurs, ils se promirent un jour, avec serment, que le premier qui mour-

roit viendroit informer l'autre de ce qui en étoit. Après cette promesse mutuelle, ils continuèrent de vivre dans la plus grande intimité.

Il arriva sur ces entrefaites qu'une certaine Dame *Mitte*, femme d'un nommé *Ambroise Anselmin*, qui demouroit à Camporeggi, accoucha d'un fils, & que *Tingusse* fut prié d'en être le parrain. Comme Madame *Mitte* étoit jeune & jolie, & que *Tingusse* & son ami *Meucio* alloient la voir quelquefois, ils en devinrent insensiblement amoureux l'un & l'autre, sans oser toutefois le donner à connoître, chacun par un motif différent : *Tingusse* regardoit comme un crime d'aimer sa Coïnrière; &, dans la crainte de perdre l'estime de son Ami, il crut devoir lui cacher sa passion : *Meucio*, qui s'étoit apperçu que *Tingusse* étoit devenu amoureux-

fou de celle dont il étoit lui-même épris ; crut aussi, de son côté, devoir lui cacher l'état de son cœur , dans la crainte de lui donner de la jalousie & de le porter peut-être à le perdre dans l'esprit de la Dame. Sa qualité de compère le mettoit à portée de la voir plus souvent que lui & d'en être mieux accueilli. *Tingusse* en effet ne manqua point de profiter de ce double avantage pour se faire aimer , & parla si bien & si souvent , qu'il fut payé d'un tendre retour , & de toutes les faveurs qu'un Amant peut désirer. *Meucio* n'eut pas de peine à s'en appercevoir , ce qui l'affligea sensiblement ; mais , dans l'espérance d'être un jour aussi heureux que lui , & se trouvant intéressé à ne pas lui donner de la jalousie , il feignit de tout ignorer , & c'est effectivement ce qu'il pouvoit faire de mieux.

DE BOCACE. 181

L'Amant favorisé trouvoit si doux d'être auprès de sa Commère, qu'il ne cessoit de faire des voyages à sa maîtresse ; il y mettoit le tems tellement à profit, qu'à force de bêcher le jardin de la Belle, il gagna une maladie de poitrine dont il mourut en fort peu de tems. Trois jours après sa mort, (sans doute qu'il ne l'avoit pu plutôt) il apparut, pendant la nuit, à son ami *Meucio*, suivant la promesse qu'il lui en avoit faite, & lui dit qu'il venoit lui apprendre des nouvelles de l'autre monde. *Meucio* fut d'abord effrayé de cette apparition, mais s'étant enfin rassuré, mon cher ami, lui dit-il, sois le bien venu. Puis il lui demanda s'il étoit du nombre des perdus. Les choses perdues, répondit *Tingusse*, sont celles qui ne se retrouvent plus. Comment pourrois-je être ici, si j'étois perdu ?

Point de plaisanterie, reprit *Meucio*, je te demande si tu es du nombre des damnés, si ton ame brûle du feu d'enfer. Non, mon ami, je ne suis point damné ; mais je ne laisse pas de souffrir de grandes peines pour les péchés que j'ai commis. *Meucio* lui demanda quelles peines on infligeoit là-bas, pour chaque péché commis dans ce monde-ci. Le Mort satisfit sa curiosité, & entra dans les plus grands détails à cet égard. *Meucio*, plein de reconnoissance & d'attachement pour son Ami, lui offrit ses services sur la terre, & l'invita à lui dire s'il pouvoit faire quelque chose qui lui fût agréable. Je ne refuse point tes offres, répondit le Fantôme : je te prie de faire dire des messes, des oraisons, & de distribuer quelques aumônes à mon intention. Après que *Meucio* eut promis de satisfaire à ses desirs, le

Mort alloit se retirer, lorsque son Ami se souvenant de la Commère, le pria d'attendre un moment, & lui demanda quelle peine on lui avoit fait souffrir pour avoir eu commerce avec elle. — Dès que je fus arrivé dans l'autre monde, je me trouvai vis-à-vis d'un Esprit qui favoit, je crois, tous mes péchés, & qui me conduisit à un certain lieu pour les expier, où je trouvais force compagnons de misère. Etant ainsi mêlé parmi eux, & me souvenant de ce que j'avois fait avec ma Commère, j'attendois à tout moment une punition plus forte. Quoique je fusse alors au milieu d'un feu très-vif, la peur me faisoit trembler. Un Esprit me voyant dans cet état, qu'as-tu donc fait plus que les autres pour trembler ainsi ? J'ai peur, lui dis-je, d'être puni d'un grand péché que j'ai commis. — Quel est ce

péché, poursuivit-il, qui t'effraie tant? c'est d'avoir couché avec une de mes Commères, & d'y avoir couché si souvent, que j'y ai laissé la peau. — Tu es un grand sot, répliqua l'Esprit en se moquant de moi : tranquillise-toi, & sois sûr qu'on ne tient aucun compte ici-bas de ce qu'on fait là-haut avec les commères.

Après ces mots, *Tingusse* voyant que le jour commençoit à poindre, prit congé de son Ami, & disparut comme un éclair.

Meucio ayant appris qu'on ne demandoit point compte, dans l'autre monde, de ce qu'on fait dans celui-ci avec les commères, rit de la simplicité qu'il avoit eue d'en avoir autrefois épargné plusieurs, par délicatesse de conscience, & se promit bien de réparer sa sottise, à la première occasion qui s'en présenteroit.

Si Frère *Robert*, dont on nous a

DE BOCA CE. 185

parlé, eût su cela, il n'eût pas eu besoin d'étaler tant de rhétorique pour convertir sa bonne Commère ; il l'en auroit instruite, & dès-lors elle n'eût plus fait tant de difficultés pour lui accorder ses faveurs.



Le Soleil penchoit vers son couchant, & l'on sentoit déjà les fraîches haleines de zéphire, quand le Roi eut achevé sa Nouvelle. Voyant que chacun avoit dit la sienne, il se leva de dessus son siège, & ôtant sa couronne, il la posa sur la tête de Madame *Laurette*, en lui disant : c'est vous, Madame, que je fais REINE de cette aimable compagnie ; vous nous commanderez en Souveraine qui ne se servira de son autorité, que pour faire des choses qui soient agréables à la société. Puis il reprit sa place.

La nouvelle REINE, après avoir salué

gracieusement la Compagnie, fit appeller le Maître d'Hôtel, & lui commanda de mettre les tables dans la délicieuse Vallée, de meilleure heure qu'à l'ordinaire, afin qu'on pût à loisir s'en retourner au château. Elle lui prescrivit ensuite tout ce qu'il auroit à faire, pendant la durée de son gouvernement. Quand elle eut ainsi donné ses ordres, elle se tourna vers la Compagnie, & parla en ces termes. *Dioneo* voulut hier que notre entretien d'aujourd'hui roulât sur les tromperies que les Femmes font aux Maris : si je ne craignois de passer pour vindicative, j'ordonnerois que l'entretien de demain eût au contraire pour objet les tromperies que les Hommes font à leurs Femmes ; mais, laissant de côté toute espèce de vengeance, je veux que chacun ait la liberté de raconter, soit les tromperies

que les Hommes se font entr'eux, soit celles qu'ils font à leurs Femmes, soit celles que les Femmes font à leurs Maris. J'imagine que, donnant un plus vaste champ à la malignité, les Nouvelles seront plus agréables & plus variées. Après ces mots, elle se leva & donna congé à la Compagnie jusqu'à l'heure du souper. Tout le monde se sépara & chacun alla où le plaisir l'entraînoit. Les uns portèrent leurs pas au bord des eaux limpides qui décorent cette belle Vallée ; les autres s'amuserent à folâtrer sur la verdure ombragée d'arbres. *Dioneo* & Madame *Flammette* chantèrent long-tems ensemble la Romance d'*Arcite* & *Pamélon*.

Après que chacun se fut diverti à sa manière, l'heure du souper étant venue, on se mit à table tout près d'un petit lac où l'on respiroit un air frais.

Le soupé fut très-gai : le chant de mille oiseaux divers ne contribua pas peu à le rendre délicieux. Au sortir de table , on fit encore quelques tours dans la vallée , en attendant que le Soleil fut couché ; puis, par ordre de la Reine, on reprit , sur la brune, le chemin du château, où l'on arriva au petit pas, & en s'entretenant de mille choses plus divertissantes les unes que les autres. Du vin frais & quelques confitures, qu'on avoit préparées, servirent à délasser les Dames de la petite fatigue du voyage. Après cette légère collation, on se rendit auprès de la belle fontaine, où l'on dansa au son de la cornemuse de *Tindaro* & à celui de plusieurs autres instrumens. Le chant succéda à la danse. La Reine le fit cesser un instant, pour commander à Madame *Philomène* de dire une chanson. Cette Dame chanta aussi-tôt celle-ci.

DE BOCCACE. 189

DIEUX, que ma vie est languissante !
Quand viendra le moment où mes yeux satisfaits
Verront encor la retraite charmante
D'où je partis avec tant de regrets ?

Je n'en fais rien, hélas ! mais je n'aspire
Qu'à retourner dans cet heureux séjour.
O ! cher objet du plus parfait amour,
Console-moi, c'est à toi de me dire
Quel jour enfin je pourrai te revoir ;
C'est de toi seul que je puis le savoir.

Tu charmeras l'impatience
D'un cœur si long-tems dévoré
D'ennuis mortels, dans ton absence,
Si tu lui donnes l'espérance
De ce retour tant désiré.

Mortel charmant, délices de mon ame,
Que tu sus bien me plaire & m'enflammer !
Dieux ! quels plaisirs ! comment les exprimer ?
Je brûle encor de cette vive flamme.
Où, nuit & jour, je te vois, je t'entends,
Je crois répondre à tes tendres accens,
Et je m'embrâse, à ton image,
De feux sans cesse renaissans,
Que rien n'appaise & ne soulage.
Seul tu peux calmer leur ravage
Qui met le trouble dans mes sens

Hélas ! dis-moi quand finiront mes peines ?
Ne puis-je pas un jour te retrouver
Sur le rivage où je vins m'abreuver
Du doux poison qui brûle dans mes veines (a)
Dieu de mon cœur, tu peux me rassurer
En m'apprenant que je dois l'espérer.
De cette entrevue agréable
Que j'emploierai bien les instans !
Ah ! puisse le Ciel favorable
Hâter un bien si desirable,
Et m'en laisser jouir long-tems.

Ah ! si l'amour doit remplir mon attente,
Je saurai mieux contenter mon desir,
Que je ne fis, quand, te laissant partir,
J'écoutai trop ma douleur impuissante.
Je veux qu'alors, dans mes bras amoureux,
Tes doux baisers récompensent mes feux.
Viens donc embrasser ton Amante,
Ne retarde plus son bonheur.
C'est son ardeur impatiente
Qui soupire, quand elle chante
Les vers que lui dicte son cœur.

(a) *Ou bien*

Dois-je toujours vivre en cette détresse ?
Ne puis-je pas te revoir en ces lieux
Où je pâlis, où je baissai les yeux,
Où je fus près d'expirer de tendresse.

DE BOCACE. 191

Ces vers , chantés du ton le plus passionné , donnèrent à penser à toute la compagnie que Madame *Philomène* avoit un amant, dont l'absence la contraignoit de s'exprimer de la sorte , & comme , d'après ses propres expressions, il étoit naturel de croire qu'elle ne s'étoit pas bornée, avec lui, à de simples protestations de tendresse, plusieurs des Dames portèrent envie à son bonheur.

Après la chanson, la Reine se souvenant que le lendemain étoit Vendredi, vous savez, MESSIEURS ET DAMES, dit-elle, en se tournant vers la compagnie, que demain est un jour consacré à la passion de Notre-Seigneur Jesus-Christ. Vous vous souvenez que nous le célébrâmes dévotement la semaine dernière , sous le gouvernement de Madame *Néiphile* , en suspendant nos Entretiens ordinaires jusqu'au Dimanche

192 CONTES DE BOCACE.

suivant. Voulant donc imiter le bon exemple que cette Reine ~~l'~~a donné, il me semble que ce sera bien fait à nous de nous abstenir, demain & après-demain, de conter des Nouvelles, pour employer ces deux jours aux affaires de notre salut. Toute la compagnie applaudit à cet arrangement, & comme la nuit étoit déjà fort avancée, tout le monde se sépara & alla se coucher.

Fin de la septième Journée.

T A B L E

DES NOUVELLES

DU SEPTIÈME VOLUME.

N OUVELLE PREMIÈRE. <i>L'Oraison contre les Revenans , ou la Tête d'Ane.</i>	page 3
NOUVELLE II. <i>Perronnelle , ou la Femme avisée.</i>	18
NOUVELLE III. <i>Les Oraisons pour la santé.</i>	29
NOUVELLE IV. <i>Le Jaloux corri- gé.</i>	45
NOUVELLE V. <i>Le mari Confes- seur.</i>	59
NOUVELLE VI. <i>La double défaite.</i>	87

NOUVELLE VII. *Le Mari cocu ,*
battu & content. page 99

NOUVELLE VIII. *La Femme jus-*
tifiée. 117

NOUVELLE IX. *Le Poirier en-*
chanté. 139

NOUVELLE X. *Le Revenant.* 176

Fin de la Table du septième Volume;